This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

42547
38

WIDENER

HN T641 .

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

42547.38

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

Class of 1828

LES MARIS

DE

LEURS FILLES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

PIERRE WOLFF

Provisoirement : 2 fr. 25

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1892

LES MARIS

DE

LEURS FILLES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur la scène du THÉATRE-LIBRE, le 28 avril 1892.

DU MÊME AUTEUR

LE CHEVAL D'ARISTOTE, comédie en 1 acte.

JACQUES BOUCHARD, comédie en 1 acte.

LEURS FILLES, comédie en 2 actes.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2140-1-92

LES MARIS

DE

LEURS FILLES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

PIERRE WOLFF

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

Droits de reproduction et de représentations réservés.

X 2.5 X 7, 38

HARVARD COLLEGE
MAY 28 1920
LIBRARY

Minot fund

PERSONNAGES

ADÈLE DIVOIR	Mme	MARIE LAURE.
GASTON DIVOIR.	MM.	ANTOINE.
HENRI, leur fils		GRAND.
SUZANNE BERNY	Mlles	MEURIS.
AUGUSTINE BERNY.		BARNY.
MARIA, femme de chambre de Suzanne		FLEURY.
AUGUSTE, domestique des Divoir. . .	M.	VERSE.

Acte Ier : chez les Divoir. — Acte II : chez Henri.
Acte III : chez les Divoir.

La scène est à Paris, de nos jours.

LES MARIS
DE LEURS FILLES

ACTE PREMIER

Salon richement meublé. Porte au fond, portes latérales. A droite au second plan, cheminée. Premier plan, canapé, fauteuils, chaises. A gauche, piano, guéridon, fauteuils. A droite et à gauche de la porte du fond, jardinières, etc.

Au lever du rideau, Adèle est seule. Elle est assise dans un fauteuil, à gauche ; elle fait de la tapisserie. Au bout de quelques secondes, Gaston entre par le fond.

SCÈNE PREMIÈRE

ADÈLE, GASTON.

ADÈLE.

C'est toi?

GASTON, en s'asseyant à droite et en dépliant son journal.

Oui (Un temps.) pourquoi?

ADÈLE.

Pour rien. (Silence.) Oh! écoute, mon ami, si tu voyais la tête que tu fais depuis quelques jours, tu serais étonné, je t'assure.

GASTON, très froid.

Ah!... tu crois?

ADÈLE.

Je ne crois pas, j'en suis certaine. (Elle se lève, dépose sa tapisserie et s'approche de lui.) Allons, voyons, qu'est-ce qui ne va pas?

GASTON, de même.

Tout va bien.

ADÈLE.

Sont-ce les affaires? le charbon ne se vend-il pas comme tu le désires, est-ce cela?

GASTON, de même.

Il gèle à pierre fendre depuis quinze jours, il a augmenté je gagne beaucoup.

ADÈLE.

Alors veux-tu que je te dise?

GASTON, de même.

Je veux bien.

ADÈLE.

Tu dois sans doute avoir une maladie d'estomac.

GASTON.

Parce que?

ADÈLE.

Parce que tu es triste comme un bonnet de nuit.

GASTON.

Ah! lorsqu'on est triste, c'est qu'on a une maladie d'estomac?... je ne savais pas.

ADÈLE.

On dit que ça donne des idées noires.

GASTON.

Eh bien! ce « on » est un imbécile!

ADÈLE.

Mon Dieu que tu es grincheux, mon pauvre ami!

GASTON, se levant.

Et il y a de quoi, sacrédié!

ADÈLE.

Ah! enfin, tu vas te déboutonner!

GASTON, vivement.

Complètement... c'est ce que tu cherches, ça ne sera pas long.

ADÈLE.

Eh bien?

GASTON.

Eh bien, je ne veux pas qu'Henri fasse ce mariage-là.

ADÈLE.

Comment dis-tu?

GASTON.

Tu tiens à ce que je le répète?

ADÈLE.

Oui, j'ai mal entendu.

GASTON.

Comme tous les gens qui comprennent du premier coup. (Un temps.) Je ne veux pas qu'Henri fasse ce mariage-là.

ADÈLE.

Ah bah!

GASTON.

Parfaitement... c'est clair, précis et carré, je suppose.

ADÈLE.

C'est donc cela que tu rumines depuis une semaine entière! Alors, maintenant que ces deux enfants sont fiancés, maintenant qu'Henri a demandé la main de la petite qui lui est accordée par la grand'mère, tu viens, tranquillement, tout démolir sans crier gare! (Un temps, levée.) Ce mariage se fera... je te le garantis, moi! Ah! non, c'est trop fort par exemple!

GASTON.

J'ignore si c'est trop fort... mais, en attendant, ce sera tel que je le dis.

Il passe.

ADÈLE, le suivant.

Voyons, Gaston, réfléchis un peu.

GASTON.

C'est tout réfléchi.

ADÈLE.

Voilà une enfant qui vient ici depuis près d'un mois!... depuis près d'un mois tu es aimable avec elle et...

GASTON, vivement.

Et poli, certainement... il n'y a aucune raison pour que ce soit autrement... elle ne m'a rien fait.

ADÈLE, très tendre, s'avançant.

Eh bien! alors, gros bêta?

GASTON.

Il n'y a point de « gros bêta... » Je parlerai tout à l'heure à Henri et il faudra qu'il respecte ma décision.

ADÈLE.

Que diable! il fallait parler plus tôt alors!... (Un temps.) Tu veux donc lui faire manquer un mariage superbe, une occasion magnifique!

GASTON.

Ah ! le voilà donc lâché le grand mot. (Levé.) Je l'attendais depuis longtemps déjà !

ADÈLE.

Quel mot ?

GASTON.

Occasion !... C'est ça, c'est charmant, tout à fait charmant ! Occasion ! Aujourd'hui, le mariage c'est une affaire, une spéculation !... ah ! sacrédié de sacrédié ! dans quel siècle vivons-nous !

ADÈLE.

Dans le tien, mon ami.

GASTON, passant et se rasseyant.

Je m'en moque, tu m'entends, que ce soit dans le mien ou dans celui d'un autre, là. Ce mariage ne se fera point, c'est entendu, réglé, n'en parlons plus, ça ne sert à rien.

ADÈLE, s'avançant.

Et moi, je dis le contraire... Pourquoi, de quel droit, veux-tu empêcher le bonheur de ces deux enfants ?

GASTON.

De quel droit ? le bonheur ? tiens, tais-toi, ma bonne Adèle, tu feras beaucoup mieux.

ADÈLE.

Je ne me tairai pas ! Encore une fois : pourquoi ?

GASTON.

Parce qu'elle est trop riche.

ADÈLE.

Ah çà ! est-ce que tu es devenu fou, par hasard ?

GASTON.

Non pas... Je suis resté honnête.

ADÈLE.

Et que vient faire l'honnêteté là-dedans, je te prie ?

GASTON.

Tu es adorable, ma parole d'honneur.

ADÈLE, assise.

Et toi, tu es stupide.

GASTON.

Possible.

ADÈLE.

Elle est trop riche! tu voudrais donc lui voir épouser une jeune fille sans le sou ?

GASTON.

Du tout... mais je ne veux pas qu'il se marie avec une demoiselle qui lui apporte en dot une fortune gagnée par sa mère... Dieu sait comment.

ADÈLE.

Elle est morte sa mère.

GASTON.

Et son argent, est-ce qu'il est mort, lui ? et le passé de sa mère ?

ADÈLE.

Oh ! si tu remontes aux calendes grecques !...

GASTON.

Allons, sapristi, c'est pas madame Paulette Mika, la chanteuse de café-concert, qui a amassé cela avec sa voix en chantant dans les bouis-bouis !

ADÈLE.

D'abord elle ne chantait pas dans les bouis-bouis... elle chantait à la Scala.

GASTON, levé.

N'importe, réponds : oui ou non, est-ce avec son talent — et nous l'avons tous connue et entendue — qu'elle a gagné ce qu'elle laisse ?

ADÈLE.

Ça... ça ne nous regarde point, mon ami.

GASTON.

Tu trouves ?

ADÈLE.

Oui, je trouve.

GASTON.

Eh bien ! tu trouves mal... Le passé, nom d'un chien ! compte un peu pour quelque chose dans la vie, je présume.

ADÈLE.

Des bêtises... puisqu'on dit toujours : le passé est passé.

GASTON.

C'est un tort... Le passé reste au contraire, et je n'admettrai jamais que mon fils prenne pour femme la fille d'une gourgandine qu'on a vue partout dans les endroits où l'on s'amuse.

ADÈLE.

S'est-elle tant amusée ?

GASTON.

Elle, je n'en sais rien et je n'ai point à entrer dans ces détails... J'ignore absolument si elle faisait les quatre cents coups pour se divertir... mais il y a une chose certaine :

c'est que les hommes qui étaient en sa compagnie ou qui cherchaient à conquérir ses bonnes grâces... je ne crois pas qu'ils y allaient pour s'ennuyer... En tout cas, tout fait supposer que ça leur coûtait cher pour que Suzanne ait cinq cent mille francs de dot...

ADÈLE, vivement, levée.

Tu es ridicule, mon ami !... La petite est charmante et n'est point responsable... sa mère est née avant elle... voilà tout.

GASTON.

Pour son malheur, tant pis !... Je la plains, c'est tout ce que je puis faire... (Assis. Un temps.) Du reste, elle se consolera vite... avec une pareille fortune, elle trouvera toujours un gigolo quelconque qui sera enchanté de les épouser : elle et sa dot.

ADÈLE, passant.

Mais elle adore Henri !

GASTON.

Je ne dis pas le contraire.

ADÈLE, assise.

Eh bien ! alors ?

GASTON.

Mais que diantre, ma chère Adèle, donne-toi donc la peine de raisonner un peu ! Crois-tu que ce sera agréable pour lui, pour nous, lorsqu'il verra des gens qui, en regardant sa femme, se chuchoteront à l'oreille — et il y en aura des tas — C'est la petite Berny, la fille à Mika... a-t-on passé d'assez bons moments avec madame sa mère ?

ADÈLE.

D'abord, il n'y en aura pas des tas !... Toi, tu exagères tout... et puis, pourvu qu'il ne l'entende pas... c'est tout ce qu'il faut. Enfin Suzanne est honnête, elle !

GASTON.

Parfaitement et je crois même qu'elle le restera... c'est le rêve de tous les enfants de ces femmes-là. En général, elles tournent toutes comme leurs mères... mais je ne dis pas que par hasard il ne s'en trouve pas une qui fasse exception à la règle...

ADÈLE.

Que ce soit leur rêve ou que ce ne soit pas leur rêve... encore une fois tu es ridicule et des pieds à la tête !... Les fautes des parents ne doivent pas retomber sur le dos des enfants, et Suzanne et Henri...

GASTON, vivement.

Ah ! oui, parlons d'Henri.

ADÈLE.

Quoi, parlons d'Henri ? qu'est-ce qu'il a encore fait ?

GASTON, levé.

Ce qu'il a encore fait ? Tiens, toi, avec ton amour pour ton imbécile de fils, voilà ce que tu me fais faire.

ADÈLE.

Parce que ?

GASTON, se retournant.

Parce que c'est un propre à rien, un fainéant, un poseur ! Lui, épouser cette petite ? mais c'est le malheur de cette enfant assuré d'avance ! et s'il l'épouse, c'est parce que c'est une belle occasion comme tu dis si bien ! Jusqu'à ce jour il a fait des dettes, il a joué... S'il se marie, il n'empruntera point tant qu'il lui en restera et il jouera plus gros jeu... voilà toute la différence.

ADÈLE.

Il travaillera... il me l'a juré.

GASTON.

Tu crois cela, toi... (Un temps.) Si, en naissant, il avait pu parler, je gage que ses premiers mots eussent été : je jure... (Un temps.) Qu'il fasse moins de promesses et qu'il se conduise proprement, c'est tout ce que je lui demande.

ADÈLE.

Sois tranquille, c'est ce qu'il fera.

GASTON.

Je le souhaite pour lui.

ADÈLE, levée.

Tu vois bien, grand enfant, qu'on finit toujours par s'entendre.

GASTON.

Parfaitement.

ADÈLE.

Il faut bien que jeunesse se passe.

GASTON.

Je suis de ton avis... mais, en attendant, il n'épousera pas Suzanne.

ADÈLE.

Oh ! Tu sais, mon ami, que tu commences singulièrement à me porter sur les nerfs.

GASTON.

Ah !

ADÈLE.

Il n'y a pas de « Ah ! », et puis en voilà assez avec cet entêtement grotesque !

GASTON.

Conversation charmante ! (Un temps.) Enfin, grotesque ou

non ce sera comme ça! Je ne veux pas de Suzanne dans ma famille; je ne veux pas ensuite qu'elle puisse venir un jour, chez moi, pleurer la misère... Sur ce : la discussion est close.

ADÈLE.

Absolument, car ils se marieront !

GASTON.

Eh bien ! qu'ils se marient, bon sang! et qu'on me laisse en paix !... qu'ils se marient... qu'ils se marient... qu'ils... se...ma...rient..... Là !... as-tu entendu ?

ADÈLE.

Mais oui, j'ai entendu... et pour dire comme moi, ce n'est point la peine de crier si fort.

HENRI, à la cantonade.

Ma mère est là ?

GASTON.

Tiens, voilà ton chéri. Je vous laisse.

ADÈLE.

C'est ce que tu as de mieux à faire.

Allant se rasseoir.

GASTON, en soupirant et en sortant par la gauche.

Ah ! là, là...

SCÈNE II

ADÈLE, HENRI.

HENRI, après avoir embrassé sa mère.

Bonjour, maman. Suzanne n'est pas encore arrivée ?

ADÈLE.

Non.

HENRI.

Tu as l'air de mauvaise humeur !

ADÈLE, assise.

Oui, je viens d'avoir une scène avec ton père. (Un temps.) D'où sors-tu donc ?

HENRI.

De chez le fleuriste... Justement, je voulais te demander... je voulais te dire que je lui dois quatre cents francs.

ADÈLE.

Comment ! tu lui dois !... mais je t'ai donné cinq cents francs pour le payer il y a trois jours.

HENRI.

En effet... mais je devais à un ami et j'ai mieux aimé le rembourser d'abord... tu comprends ?

ADÈLE.

Je comprends... c'est certain... je comprends que tu crois que je n'ai qu'à soulever des pavés pour trouver de l'argent dessous.

HENRI.

Mais je ne crois rien du tout !... et puis, en voilà une affaire... pour cinq cents malheureux francs !

ADÈLE.

Oh ! je sais bien ! cinq cents francs pour toi, c'est deux sous.

HENRI, s'asseyant.

Non, c'est vingt-cinq louis.

ADÈLE.

Ne plaisante pas. Il faudrait t'habituer pourtant à ne plus le jeter par les fenêtres.

HENRI.

Mais oui... mais oui.

ADÈLE.

Je te préviens même que ton père n'est pas du tout content.

HENRI.

Ah! pourquoi?

ADÈLE.

Parce que tu ne fais rien.

HENRI.

Quoi, je ne fais rien... je suis fiancé... je ne peux pas et faire ma cour et aller au bureau, voyons.

ADÈLE.

On peut faire l'un et l'autre.

HENRI.

Je n'ai pas la tête à ça... je travaillerai une fois marié.

ADÈLE.

Et par-dessus le marché il voulait t'interdire d'épouser Suzanne.

HENRI.

Qu'est-ce que tu dis? il voulait (Se levant.) m'int... non, c'est pour rire, hein?

ADÈLE.

C'est très sérieux au contraire.

HENRI, sautant au cou de sa mère.

Ah! laisse-moi t'embrasser!

ADÈLE, se défendant.

Voyons, qu'est-ce qui te prend, tu me décoiffes, fais donc attention!

HENRI.

Oh! non, mais c'est à se tordre! (Assis.) Raconte-moi ça. (Ils s'asseyent.) Et pour quelle raison?

ADÈLE.

Parce que Suzanne est la fille...

HENRI.

De Mika? Il s'en aperçoit seulement aujourd'hui... Eh bien, et puis après?

ADÈLE.

Mon Dieu, je sais que tu l'aimes sans cela...

HENRI.

Si je l'aime! beaucoup, énormément!

ADÈLE.

Tant que cela? est-ce sincère au moins?

HENRI.

Oh! maman!... Parole d'honneur, je te le jure... je la prendrais sans le sou... si elle n'en avait pas.

ADÈLE.

Aussi je t'ai défendu.

HENRI.

D'abord sa mère n'est plus.

ADÈLE.

C'est ce que je lui ai dit.

HENRI.

Ah! si elle vivait encore ce serait ennuyeux, pas vrai?

ADÈLE.

C'est certain.

HENRI.

Ce que papa est devenu moraliste!

ADÈLE.

Au fond, il a tout de même un peu raison, vois-tu... et pour le monde...

HENRI.

Ah! voilà la bêtise éternelle! pour le monde! Vous vous ressemblez bien tous! si vous pouviez voler sans que personne ne le sache, vous le feriez carrément... pour le monde il faut se priver de tout!... je m'en fiche du monde, moi!

ADÈLE.

Oh! toi, tu te moques de tout.

HENRI.

Parfaitement, de tout... excepté de ma bonne mère... (il l'embrasse.) Tiens, tu es gentille aujourd'hui, tu as un je ne sais quoi...!

ADÈLE.

Va, va, flatteur.

HENRI.

Oh! flatteur... pour ce que ça me rapporte!

ADÈLE.

En tout cas, tâche, une fois marié, de contenter ton père.

HENRI.

On fera son possible, là... es-tu satisfaite?

ADÈLE.

Et il en est temps! à vingt-huit ans, sapristi...

HENRI.

Papa était déjà établi, c'est entendu, je connais ton petit discours... mais marche, va, ça ne fait rien, je l'écouterai encore si ça t'amuse... (Un temps.) Dis donc, crois-tu que je vais être riche, hein? cinq cent mille francs de dot...

ADÈLE.

C'est peu, si tu n'es pas économe.

HENRI.

Oh! je t'en prie, ne commence pas comme papa. (Un temps.) Et Suzanne, comment la trouves-tu? jolie?

ADÈLE.

Très jolie.

HENRI.

Tu as l'air de dire très jolie... enfin, est-ce vrai, tu ne me réponds point cela pour me faire plaisir?

ADÈLE.

Non... mon Dieu, que tu es enfant!

HENRI,

Elle a de beaux yeux, hein?

ADÈLE.

Très beaux, oui...

HENRI.

Je voudrais positivement savoir... tiens, Arthur...

ADÈLE.

Quoi Arthur? qui Arthur? tu me parles de Suzanne.

HENRI.

C'est un ami à moi... tu te souviens bien, il est venu ici il y a huit jours.

ADÈLE.

Oui, et puis après?

HENRI.

Il m'a dit qu'il ne la trouvait pas extraordinaire... la beauté du diable : voilà son expression.

ADÈLE.

Je me demande ce que peut te faire l'opinion des autres; elle te plaît, c'est l'essentiel.

HENRI.

Certes... mais ce n'est pas désagréable de penser qu'elle plaît aux autres aussi! N'importe, pour trente-six mille raisons il y en a beaucoup qui la voudraient pour femme... (Un temps.) C'est toi, lorsque tu étais un peu plus jeune, qui devais être jolie, hein?... mais c'est pas tout ça... donne-moi cinq cents francs ou plutôt prête-les-moi, je te les rendrai après la noce.

ADÈLE.

Tout à l'heure... tu n'es pas pressé à dix minutes près, n'est-ce pas?

HENRI.

Oh! non.

ADÈLE, levée.

Et maintenant, va causer un peu avec ton père... C'est un brave homme ton père et si tu savais le prendre... Allons, va... et sois un peu sérieux.

HENRI.

Ah! là, là, si tu n'étais pas ma mère, ce que je te dirais

des choses désagréables!... Mais, voilà, tu es ma mère... (En l'embrassant.) N'est-ce pas que tu es ma mère, dis?

ADÈLE.

Oui, oui... et c'est ainsi que tu détournes toujours les conversations qui t'ennuient... File maintenant.

HENRI, passant.

J'y vais... En même temps, je ferai un petit bout de toilette... (Fausse sortie.) Ah! tu me préviendras quand Suzanne sera là... (Fausse sortie.) Dis donc, comment trouves-tu ce pantalon, chic?

ADÈLE.

Oui, crampon!

HENRI.

Oh! crampon!... C'est la grand'mère qui est crampon! Vient-elle déjeuner?

ADÈLE.

Je n'en sais rien... Ah çà! vas-tu t'en aller!

HENRI.

Je suis parti. (Il sort, puis rouvrant la porte.) Maman?

ADÈLE.

Encore! Qu'est-ce qu'il y a?

HENRI, en lui envoyant un baiser.

Tiens, voilà pour toi.

ADÈLE.

Que tu es bête!

Henri sort.

SCÈNE III

ADÈLE seule, puis SUZANNE.

ADÈLE, assise.

Quand je pense que Gaston m'en veut de le soutenir! Est-il assez aimant pourtant, assez affectueux!... Il me tire des carottes de temps en temps, parfaitement... mais bah! est-ce que les parents ne sont pas faits pour être carottés!... En tout cas, c'est un bon petit diable, et doux et franc et...

Suzanne entre par le fond.

SUZANNE, entrant.

Bonjour, madame.

ADÈLE, en se levant et en allant au-devant d'elle.

Ah! vous m'avez fait peur... (En l'embrassant.) Comment ça va, ma chérie?

SUZANNE.

Très bien, je vous remercie.

ADÈLE.

Votre grand'maman est avec vous?

SUZANNE.

Non, c'est la femme de chambre qui m'a accompagnée... grand'mère viendra tout à l'heure.

ADÈLE.

Parfait... (Passant.) Je vais prévenir Henri et lui dire que vous êtes là. Il vous attend avec une impatience! (Un temps.) Êtes-vous toujours contente?

SUZANNE.

Oh! oui, madame!

ADÈLE.

Bien vrai? L'aimez-vous toujours autant?

SUZANNE.

Non.

ADÈLE.

Comment, non?

SUZANNE.

Je l'aime plus encore.

ADÈLE.

A la bonne heure!

SUZANNE.

Mais je vous en prie, madame, ne le lui dites pas!

ADÈLE.

Parce que?

SUZANNE.

Parce qu'il m'aimerait moins.

ADÈLE, sortant.

Voulez-vous bien vite vous taire!... Je cours le chercher.

Elle sort.

SCÈNE IV

SUZANNE, seule, tout en allant s'asseoir sur le canapé.

Sûr qu'il m'aimerait moins! Je viens de lire ça dans un roman qui dit cela mot à mot : « Plus vif et sincère est l'amour, plus il doit être voilé, mystérieux... » (Un long temps.)

Oh! si maman était de ce monde, comme elle serait contente! Je l'aimais tant, petite mère! Quelle joie si elle avait pu voir sa Suzon tout en blanc!... « Je serai fière de toi, plus tard, mignonne! » me disait-elle souvent en me berçant sur ses genoux, en me serrant dans ses bras... Et je me souviens aussi comme elle s'amusait, lorsque j'allais au concert, le dimanche, avec grand'maman! comme elle riait de bon cœur lorsque j'applaudissais!... Tout le monde l'aimait du reste... elle recevait des tas de bouquets... toujours!... et le jeudi, elle m'en apportait à la pension : « Tiens, des fleurs d'hier, donne-les à ta directrice, ça lui fera plaisir. » Elle pensait à tout!... (Un temps.) Et dire que voilà bientôt cinq ans... Pauvre maman!

Elle pleure. Henri entre par le fond.

SCÈNE V

SUZANNE, HENRI.

HENRI, à part.

Comment, voilà qu'elle pleure maintenant! (Haut.) Hum!

SUZANNE, vivement se lève et en s'essuyant les yeux.

Ah!... c'est vous... pardon... je ne vous avais pas vu.

HENRI.

Bonjour, Suzanne.

SUZANNE.

Bonjour, monsieur Henri.

HENRI.

Comment dites-vous?

SUZANNE.

Bonjour, Henri.

HENRI.

Que vous ont-ils donc fait ces vilains yeux, pour les abîmer ainsi?

SUZANNE.

Oh! rien... ce n'est rien.

HENRI.

Vous pleuriez pourtant quand je suis entré.

SUZANNE.

C'est vrai.

HENRI.

Et sans indiscrétion peut-on...

SUZANNE.

Je pensais à maman.

HENRI, *très froid, et allant tisonner le feu.*

Ah!

SUZANNE, *sortant une photographie de sa poche.*

Tenez, je vous ai apporté son portrait.

HENRI, *de même.*

Ah! vous avez...

SUZANNE.

Oui, regardez, était-elle assez jolie, dites.

HENRI, *de même.*

Certes.

SUZANNE.

Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir quand je vous parle de ma mère!

HENRI.

Oh! Suzanne... ma chère petite Suzanne... que vous me connaissez peu!... j'évite d'en causer avec vous, simplement parce que je sais que cela vous fait de la peine!

SUZANNE.

Que vous êtes bon!

HENRI.

Non, je ne suis pas bon, ma Suzanne... je vous adore, voilà tout.

SUZANNE.

Bien vrai, Henri?

HENRI.

Parole d'honneur... (Un temps.) Peut-on vous embrasser, mademoiselle?

SUZANNE.

Oui, oui... beaucoup... car, après le mariage, comme cela vous sera permis, vous n'en userez plus du tout.

HENRI.

Ma Suzon. (Il l'embrasse. Un temps.) Vous savez que j'ai loué l'appartement que nous avons vu ensemble.

SUZANNE.

Il est arrêté? quelle chance!

HENRI.

Tout est signé... et puis j'ai acheté...

SUZANNE.

Quoi donc?

HENRI.

Ah! voilà!

SUZANNE.

Oh! dites, dites?

HENRI.

Un lit superbe, large... vous verrez, je ne vous dis que ça.

SUZANNE.

Il est Henri II?

HENRI.

Non... moderne.

SUZANNE.

Maman, elle, elle en avait un Louis XIV!... (Réfléchissant.) Louis XIV, attendez donc...

HENRI.

Qu'est-ce qu'il y a?

SUZANNE, en battant des mains.

Ah! oui, j'y suis! Louis XIV : 1643-1715... je connais encore toutes mes dates par cœur!

HENRI.

C'est, ma foi, vrai!

SUZANNE.

Et Henri II? quelle date?... Tiens, voilà que je ne me rappelle pas! Quelle date, vous souvenez-vous?

HENRI, cherchant.

Quelle date Henri II?... Dix... dix... dix... voyons un peu...

SUZANNE, vivement.

1555-1573.

HENRI.

C'est ça, c'est juste.

SUZANNE.

Non, que je suis sotte, je me trompe!

HENRI.

Ah!

SUZANNE.

C'est 1547-1559.

HENRI, vivement.

Oui... oui... 1547... Vous avez trouvé avant moi, ma parole d'honneur.

SUZANNE.

J'ai bonne mémoire, allez!

HENRI.

Et moi donc! Ainsi, je n'oublierai jamais la date de nos fiançailles.

SUZANNE.

C'est gentil ce que vous venez de dire là.

HENRI.

Non, c'est simple.

SUZANNE, s'asseyant.

Une fois que je serai votre femme pour de bon, est-ce que vous serez toujours aussi aimable?

HENRI.

Et pourquoi pas?

SUZANNE.

Parce qu'en général, je crois que lorsqu'on possède ce qu'on a désiré, on ne doit plus y tenir du tout.

HENRI.

Quel enfantillage, Suzanne!

SUZANNE.

J'ai lu cela dans un roman.

HENRI.

De qui ce roman?

SUZANNE.

De...

On entend la voix d'Augustine.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AUGUSTINE.

AUGUSTINE, à la cantonade.

On sont-ils donc ces enfants?

SUZANNE, levée.

J'entends grand'mère.

AUGUSTINE, entrant par le fond.

Ah! les voilà! Bonjour mes chéris!

HENRI.

Bonjour, madame.

AUGUSTINE, à Suzanne.

Ah! ah! tu es à ton affaire, toi, petite mâtine! seule avec lui, ça te va, eh!... oh! tu ne m'empêcheras pas de parler, mademoiselle... Je te répète que ça te va... et à lui aussi, ça lui va, parbleu!... Ah! mes bijoux, je n'en puis plus, les jambes me rentrent!... Une chaise, mon ami... (Henri lui offre une chaise.) Non, pas de chaise; si je m'assieds, je ne pourrais plus me relever!... Ah! mes enfants, mes enfants, je ne sais plus où donner de la tête!... Ce trousseau me rendra folle!... Ah! vous ne serez pas à plaindre, vous, mon gaillard!... Elle a des robes... des robes un peu chouettes... comme disait sa mère... et des chemises...

SUZANNE.

Grand'mère !...

AUGUSTINE.

Quoi, grand'mère ?... Qu'est-ce qu'elle dit de mal grand'-mère ? Elle parle de chemises... Oui, Henri, des chemises avec des dentelles, des rubans... des rubans roses, jaunes, rouges et des initiales grandes comme ça !... et puis elles sont toutes... enfin vous verrez, c'est une surprise !... Et le peignoir ? oh ! le peignoir ! Je vous garantis que vous n'aurez pas envie de sortir le soir lorsque vous aurez dedans ce petit bout de femme-là !... Oui, oui, rougis, ma fille, pendant que tu es fiancée... après, ça te passera... pas vrai que ça lui passera ?... Moi, lorsque j'avais ton âge, au moindre mot, je devenais comme une pivoine !... eh bien ! six mois après mon mariage, flett... c'était fini... et c'était ton grand-père qui rougissait... Pauvre cher homme ! (Un temps.) Allons, monsieur Henri, aidez-moi à enlever mon manteau... soyez aimable... Là, c'est cela, allez-y doucement... parfait... Vous ferez un mari modèle... Tu entends, Suzon : un mari modèle... mais je bavarde, où est donc votre mère, Henri ?

HENRI.

Dans sa chambre, sans doute...

AUGUSTINE.

J'y vais... (Passant.) Et le père ?

HENRI.

Dans son cabinet de travail.

AUGUSTINE.

Allons, viens, Suzon... viens avec moi.

HENRI.

Vous me l'enlevez, alors ?

AUGUSTINE.

Vous l'avez dit, fiston... Allons, passe devant... (A Suzanne, qui se retourne.) Mais saperlipopette! tu le reverras tout à l'heure ton Henri, il ne s'envolera pas...

Elles sortent par la gauche.

SCÈNE VII

HENRI, seul. Un silence, et tout en se promenant.

La petite est agréable, certes... (Après avoir réfléchi.) Oui, elle est agréable... Quant à la vieille ? aïe... aïe, ce qu'elle est rasoir et commune !... Ah ! non, ce qu'elle est commune !... En voilà une que je flanquerai à la porte une fois que je serai installé... Tout le temps à vous parler de sa fille... de ses succès... et puis, je ne sais pas... (Gaston entre par la gauche.) papa... (Haut.) bonjour...

SCÈNE VIII

HENRI, GASTON.

GASTON.

Bonjour... Tu es seul ?

HENRI.

Comme tu vois.

GASTON.

Suzanne ?

HENRI.

Avec sa grand'mère, chez maman.

GASTON.

Bien. (Henri va pour sortir par le fond.) Non, reste un moment là, j'ai quelque chose à te dire.

HENRI, revenant.

Voilà.

Un silence.

GASTON, assis.

Alors, tu tiens absolument à ce mariage-là ?

HENRI.

Comment, si j'y tiens ? Qu'est-ce qui te prend tout d'un coup ?

GASTON.

Tu as demandé la main de Suzanne, on te l'a accordée; tu dois te marier dans quinze jours, c'est parfait... Eh bien ! il n'est jamais trop tard pour bien faire... Laisse passer la journée, demain présente-toi chez cette enfant et — après avoir trouvé un prétexte quelconque — dis-lui qu'elle te rende ta parole...

HENRI.

Tu voudrais que...

GASTON.

Oui. Elle pleurera, j'en suis persuadé... mais elle est jeune et le temps séchera ses larmes... et ainsi, une fois dans ta vie, tu auras agi proprement.

HENRI.

Voilà ce que tu me dis, lorsqu'il y a un mois à peine tu trouvais...

GASTON.

Je trouvais... je trouvais... il y a un mois, j'avais la tête autre part... les affaires ne marchaient pas... j'avais d'autres chiens à fouetter... Aujourd'hui, Dieu merci, tout va bien, j'ai donc pu réfléchir... Ce mariage est insensé !

HENRI.

Insensé ! pourquoi ça ?

GASTON.

Ah ! ne me force pas à te répondre des choses désagréables.

HENRI.

Mais je l'aime, moi, je l'aime.

GASTON.

Oui, tu l'aimes, parfaitement, j'en suis certain... (Un temps.) En tout cas, je ne vois point pour quelle raison tu t'emballes... Sa dot n'est pas si extraordinaire que cela, après tout.

HENRI.

Fichtre... tu es difficile ! cinq cent mille francs !

GASTON.

Imbécile !

HENRI.

Imbécile ?

GASTON.

Naturellement... Tu l'as cru... ta mère l'a cru... je l'ai cru... nous l'avons tous cru !...

HENRI.

Elle n'a pas cinq cent mille francs ?

GASTON.

Elle les aura peut-être un jour, oui... en attendant, elle n'a que cent cinquante mille francs comptants... J'ai pris mes informations.

HENRI.

Ah ! sacredié ! alors on a voulu nous rouler !

GASTON.

Tu l'as dit, mon garçon.

HENRI.

Ah bien ! non, là, tu sais, ça c'est le bouquet !

GASTON.

N'est-ce pas ?

HENRI.

Oh ! c'est trop fort !

GASTON, levé.

Oui, c'est trop fort ! oui, c'est le bouquet... Eh bien !...

HENRI.

Quoi, père ?

GASTON.

Suppose un instant qu'on cueille dans la société une douzaine de chenapans de ton espèce et qu'on les ficelle tous ensemble... A ton avis, crois-tu qu'on aurait réuni un bouquet de jeunes canailles ?

HENRI.

Qu'est-ce que tu dis ?

GASTON.

Je dis : Crois-tu qu'on aurait réuni un bouquet de jeunes

canailles ? (Un temps.) Ah ! ça te défrise ça, mon ami ; tu es tombé dans le panneau, et aussitôt que la fortune diminuait, ton amour pour la belle diminuait aussi.

HENRI.

C'est faux, je l'aime.

GASTON.

Va raconter ça à tes petits camarades, si tu veux, mais pas à moi. Est-ce que tu es capable d'aimer quelqu'un, d'abord ? Ce que tu aimes, c'est l'argent, et, pour en avoir, tu ferais n'importe quelle bassesse ! Ce que tu aimes, c'est le jeu, c'est de pouvoir étonner la galerie, à ton cercle, en jetant des billets de mille francs sur la table.

HENRI.

Premièrement : je ne joue plus ; deuxièmement...

GASTON.

Deuxièmement, si tu épouses cette enfant, tu la rendras malheureuse comme les pierres.

HENRI.

Je changerai avec le mariage.

GASTON.

Toi, changer ? Des phrases, tout cela ! Avec ta mère, ça peut prendre, mais avec moi il n'y a rien à faire.

HENRI, passant.

Allons, père, ne te fâche pas, je te jure...

GASTON, remontant.

Ah ! je t'en prie, garde tes serments pour toi.

HENRI.

Tu seras content de moi, je travaillerai ferme.

GASTON.

Toi, travailler? Ah ! non, laisse-moi rire ! Le travail pour toi, c'est le morceau de papier devant lequel les chevaux craintifs n'osent passer ; tu en as peur, tu t'écartes de lui en tremblant !... (Un temps.) Ah ! parbleu ! si tu étais un garçon laborieux, raisonnable, enfin si tu étais d'une autre trempe, je te dirais : Épouse-la, si c'est ton bon plaisir... tu fais peut-être une bêtise, mais bah! vous vous aimez, allez-y, tant pis ! Toi, tu n'as rien de propre là-dedans, tu m'entends, rien, pas ça !

HENRI.

Voyons, père.

GASTON.

Il n'y a point de « Voyons, père »... J'ai bûché toute ma vie, moi, et lorsque j'ai épousé ta mère... oh ! puis, après tout, je suis bien bon de discuter !... marie-toi, ne te marie pas, je m'en moque... ; ta mère te donne raison, tu trouves que tu agis bien, ça suffit !... on se fait à tout en ce monde, je m'y ferai.

HENRI.

Pourtant...

GASTON.

Pourtant, allons, je jure... c'est tout ce que tu sais dire! Sois sans crainte, si j'étais dans l'erreur, si je faisais fausse route en t'accusant injustement, il y a beau temps que tu te serais révolté contre moi ! Mais non, tu es là, penaud, tu te frottes les mains... et plutôt que de répondre : « Oui, tu as raison... », tu acceptes tout!... Ah ! on peut t'insulter, toi, peu t'importe !... tu n'entends rien, tu ne vois rien ! L'argent, voilà ton fort, tu ne vis que par cela et que pour cela !... Galopin, va !

HENRI.

Ah bien ! non ! si je m'attendais à cette scène-là, par exemple !... En voilà une affaire !

ADÈLE, à la cantonade.

Henri?... Henri?...

GASTON.

Tiens, on t'appelle; retourne faire ta cour... (Henri se dirige vers la gauche.) Oh! puis, ne soupire pas, ça ne prend pas...

HENRI, en revenant sur ses pas.

Embrasse-moi?

GASTON.

Je t'en prie, pas t'attendrissements... Va embrasser ta mère.

HENRI.

Bon.

GASTON.

Ouf! je suis bien sot de me mettre ainsi en colère...

HENRI.

Père?...

GASTON.

Quoi?... qu'est-ce qu'il y a?

HENRI.

Je ne te jure rien... je ne te promets rien... mais je t'assure que, d'ici quelque temps, tu n'auras qu'à te louer de ma conduite... tu verras... il n'est jamais trop tard... donne-moi la main au moins?

GASTON, très froid.

Voilà.

Henri remonte. — On entend des voix au dehors.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, AUGUSTINE, puis SUZANNE.

Gaston semble très agité pendant toute cette scène. — Il se lève.

AUGUSTINE, entrant par la gauche.

Eh bien! quoi donc! on ne peut plus le posséder, ce fiancé de malheur!... (Passant.) Ah! mon bon, mon cher monsieur Divoir, le trousseau de cette petite me rendra folle!... Elle a des robes... des chemises... Dites donc, de notre temps, on ne faisait pas des chemises comme ça!... figurez-vous qu'elles sont...

SUZANNE. Elle est entrée en scène sur les mots : elle a des robes..., etc...

Grand'mère!

AUGUSTINE.

Ah! tu m'ennuies, Suzon; si je ne puis plus parler, maintenant!...

On frappe à la porte du fond.

GASTON.

Entrez.

AUGUSTE.

On vient d'apporter ces fleurs.

HENRI.

Mettez-les là, Auguste... (Auguste les pose sur une table et sort.) Vous plaisent-elles, Suzanne?

SUZANNE.

Quelle question, Henri!

AUGUSTINE.

Elle a raison c'te petiote! (Passant.) En voilà une question!

D'abord, si elles ne lui plaisaient pas, elle serait pas assez godiche pour vous le dire... pas vrai que tu ne serais pas assez godiche pour le dire?

SUZANNE.

Vraiment, grand'mère, écoute...

AUGUSTINE.

Vraiment, grand'mère, écoute... Non... (Revenant.) Hein! est-ce assez timide, ça, monsieur Divoir! Ah! aïe, aïe, sa mère... (Henri va sentir les fleurs.) autrement dit ma fille, était bâtie sur un autre moule, allez! (Passant.) Bon sang! elle vous avait toujours le mot pour rire, cette diablesse-là!... Du reste, vous avez dû la connaître, vous, monsieur Divoir?

GASTON.

Oui, oui, madame.

HENRI, à part.

Vieille pipelette, elle va tout gâter.

SUZANNE, assise.

Que dites-vous, Henri?

HENRI.

Rien, rien, ma Suzon.

AUGUSTINE.

Quand elle vous poussait son fameux refrain... Ah! là, là, la salle était en délire, mon cher monsieur Divoir! Mika, Mika! encore! une autre! Sapristi, le rouge me sautait au visage, j'étais fière d'être sa mère, je vous le jure.

SUZANNE.

Grand'mère, tu fatigues M. Divoir, voyons.

AUGUSTINE.

Qu'est-ce que tu racontes? je le fatigue!... c'est vrai que je vous fatigue?

GASTON.

Mais non... mais non... madame.

AUGUSTINE, passant.

Tenez, voulez-vous que je vous dise, Henri : eh bien, la plus jeune ici, c'est moi... Quelle heure avez-vous, mon petit?

HENRI.

Onze heures un quart.

AUGUSTINE.

Encore trois quarts d'heure avant le déjeuner!... mon chapeau, mon manteau, je vais faire une course.

SUZANNE.

Comment, te voilà repartie!

AUGUSTINE.

Oui, mon enfant, c'est très pressé.

HENRI, tout en l'aidant.

Puis-je vous être utile?

AUGUSTINE.

Non, il n'y a pas mèche, mon fils... ah! à tout à l'heure... (A Henri.) Restez là, vous, je connais le chemin.

HENRI.

Du tout, je vous accompagne.

AUGUSTINE, sur le seuil de la porte.

Tu n'es pas jalouse, Suzon?

SUZANNE.

Pas le moins du monde, grand'mère.

AUGUSTINE.

Voyez-vous ça... gamine, va.

Elle sort avec Henri par le fond

SCÈNE IX

GASTON, SUZANNE.

Un grand moment de silence. — Gaston est assis sur le canapé et semble réfléchir. — Suzanne s'approche lentement.

SUZANNE.

Vous êtes triste, n'est-ce pas?

GASTON.

Moi?

SUZANNE.

Oui, vous.

GASTON, embarrassé.

Mais, ma chère enfant...

SUZANNE.

Oh! ne vous en défendez pas!... cela se voit si bien. (Passant. — Un temps.) Je vous regardais, il y a quelques instants, quand grand'mère était là... comme vous aviez l'air de souffrir!

GASTON, de même.

Vous vous trompez, je vous assure.

SUZANNE, assise.

Que non! je sens si bien qu'il y a quelque chose qui vous tourmente, allez!... (Un temps.) Fiez-vous à votre Suzon... car je suis maintenant votre Suzon aussi... regardez-moi... êtes-vous content que je devienne votre petite-fille?

GASTON, de même.

Certes... j'en... j'en suis très... content.

SUZANNE.

C'est bien vrai?... si vous saviez combien je suis heureuse

moi!... vous ne me regardez déjà plus... eh bien, je vais m'asseoir, ainsi, sur vos genoux... la... vous voulez?... je suis bien comme ça... Vous m'aimerez plus tard, si vous ne m'aimez pas encore, j'en suis bien sûre!... je serai si gentille, si affectueuse, si douce pour vous tous!... vous verrez!... allons, embrassez-moi... vite...

GASTON, attendri, il l'embrasse longuement.

Chère petite...

SUZANNE.

Pourquoi êtes-vous triste?

GASTON.

Mon Dieu... les... les affaires... les... mais ne parlons plus de cela...

SUZANNE.

C'est cela... souriez tout de suite alors!... oh! mieux que cela, c'est pas un joli sourire ça!... là... bravo!

HENRI, entrant par le fond.

Qu'est-ce qu'il y a?

SUZANNE.

Il y a que je viens de faire rire votre père qui n'en avait pas envie du tout!

HENRI.

Ah!

SUZANNE.

Cela vous étonne, Henri?

HENRI.

Rien ne m'étonne de vous, Suzanne.

GASTON, à part.

Allons, est-ce qu'on sait, ça fera peut-être un ménage heureux.

ACTE DEUXIÈME

Chez Henri Divoir.

Salle à manger très richement meublée. Au fond, au milieu, grande cheminée ; sur cette cheminée une pendule et deux lampes. Au lever du rideau, les lampes sont allumées ainsi que la suspension. A droite et à gauche de la cheminée, porte à un battant. Devant la cheminée, se faisant vis-à-vis, fauteuils, puffs, etc... A droite, au troisième plan, une servante puis une porte à deux battants et une autre servante au premier plan.

A gauche, grande fenêtre ayant la forme d'une demi-circonférence, vitraux. Devant cette fenêtre, un grand canapé. A droite et à gauche de ce canapé, une potiche avec des plantes. Au milieu de la scène, une table. Autour de la suspension est enroulé un fil électrique avec un bouton; chaises, tableaux, etc.

Quand la toile se lève, le couvert est mis, deux couverts seulement. Suzanne est debout devant la première servante et arrange une corbeille de fruits.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, AUGUSTINE.

SUZANNE.

Eh bien ! grand'mère, comment trouves-tu ma nouvelle robe ?

AUGUSTINE.

Très jolie !

SUZANNE.

Vrai ?

AUGUSTINE entre en scène, porte de droite, et la referme derriere elle.

Oui... tout à fait, elle te va à ravir !

SUZANNE.

Comme un gant, n'est-ce pas ?

AUGUSTINE.

Comme un gant qui va bien alors ?... regarde les miens, ils m'étranglent les mains et, par-dessus le marché, ils sont dégoûtants !... il faut absolument que je m'en achète d'autres !... bah ! pour ce soir, ça marchera encore.

SUZANNE.

Quel beaux fruits tout de même ! c'est Henri qui sera content !... il les adore !

AUGUSTINE.

Allons, tant mieux, tant mieux.

SUZANNE.

Mais qu'est-ce que tu as donc pour être ainsi agitée ?

AUGUSTINE.

J'ai... qu'il faut que je me sauve.

SUZANNE.

Déjà !

AUGUSTINE.

Comment déjà ? Voilà près d'une heure que je suis ici !

SUZANNE.

Eh bien ! si tu étais bien gentille, mais là... bien gentille... je sais bien ce que tu ferais... (Elle prend la corbeille de fruits et la pose sur la table.) Là, comme ça, ça fait très bien sur la table.

AUGUSTINE.

Oui... oui... je te vois venir.

SUZANNE.

Tu resterais dîner avec nous.

AUGUSTINE.

Ah ! mais non !

SUZANNE.

Oh ! pourquoi ? nous mangerions ensemble les fruits que tu viens de m'apporter.

AUGUSTINE.

Ta, ta, ta... vous êtes assez grands pour les manger tout seuls... moi, je n'ai pas le temps... et puis j'ai un rendez-vous à sept heures

SUZANNE.

C'est drôle, on ne peut jamais t'avoir une minute ! Tu es toujours en route.

AUGUSTINE.

Oui, que veux-tu, c'est une maladie chez moi.

SUZANNE.

Enlève ton chapeau, dis ?

AUGUSTINE.

Non, fillette, n'insiste pas ; sérieusement... on m'attend... Je passe ma soirée avec Suzette Pivert...

SUZANNE.

L'ancienne amie de maman ?

AUGUSTINE.

Oui.

SUZANNE.

Elle chante toujours au concert ?

AUGUSTINE.

Toujours.

SUZANNE.

Quelle femme aimable, hein ?

AUGUSTINE.

Aimable ? certes... mais en fait de talent, tu sais :... pas ça !... ah non ! pas ça !... Quand elle dit sa romance : « Mon cœur est tombé dans l'herbe » ça ne fait aucun effet... le public ne comprend pas. (Un temps.) Aïe... aïe... ce que ta mère la fourrait dans sa poche celle-là !... Bonne fille, oui... mais c'est tout.

On frappe à la porte du fond ; celle de droite.

SCÈNE II

LES MÊMES, ANNA.

SUZANNE.

Entrez... Qu'est-ce qu'il y a, Anna ?

ANNA, tendant un plateau sur lequel il y a une lettre.

Une lettre, madame, qu'un commissionnaire vient d'apporter.

SUZANNE.

Il n'y a pas de réponse ?

ANNA.

Non, il m'a remis ça et s'est en allé.

SUZANNE.

C'est bon... merci.

Anna sort.

SCÈNE III

SUZANNE, AUGUSTINE, puis ANNA.

SUZANNE, en décachetant.

Tiens, c'est l'écriture d'Henri !

AUGUSTINE.

Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé au moins !

SUZANNE, au fur et à mesure qu'elle lit, son visage change ; et en froissant le papier, sourdement :

Oh ! c'est trop fort !... Encore !

AUGUSTINE.

Quoi donc ? qu'est-ce qu'il y a ?

SUZANNE.

Rien, rien, grand'mère... Excuse-moi, je te prie, et sonne Anna, veux-tu ?... je suis à toi dans un instant... (Elle sort par la porte à deux battants.) Ah ! non, c'est trop fort !

AUGUSTINE.

Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a de cassé !... (Elle sonne.) Sapristi, sept heures ! Je finirai par coucher ici, si ça continue !

ANNA entre par le fond, porte de droite.

Madame?

AUGUSTINE.

Attendez... Votre maîtresse a quelque chose à vous dire.

ANNA.

Bien.

Un silence.

AUGUSTINE, à mi-voix.

Anna?

ANNA.

Madame?

AUGUSTINE.

Approchez un peu, ma fille. (Un temps.) Ça va-t-il le ménage?...

ANNA.

J'en sais trop rien, voyez-vous... En tout cas, ce matin, ça n'avait pas l'air de bicher fort.

AUGUSTINE.

Ah! ah!

ANNA.

Cette lettre, pas vrai?

AUGUSTINE.

Eh bien?

ANNA.

Je devine ce que c'est, moi.

AUGUSTINE.

Qu'est-ce que c'est?

ANNA.

C'est monsieur qui doit faire dire qu'il dîne au cercle.

AUGUSTINE.

Allons donc!

ANNA.

Oh! puis, c'est que c'est pas la première fois qui fait ce coup-là, monsieur... ah! mais non!... Dites donc?

AUGUSTINE.

Quoi?

ANNA.

N'allez pas conter ça à madame... vous me feriez attraper... bien sûr.

AUGUSTINE.

Soyez sans crainte. (Un temps.) Alors, ainsi, ils se querellent souvent?

ANNA.

Ah! doux Jésus! je vous crois!... Tenez, pas plus tard qu'hier... (Entre Suzanne.) V'là madame.

SUZANNE.

Anna!

ANNA.

Madame.

SUZANNE.

Sautez dans une voiture, revenez avec et faites remettre cette lettre à monsieur. Vous savez où se trouve son cercle, n'est-ce pas?

ANNA.

Oui, madame. Du reste, c'est à deux pas, j'aurai aussi vite fait d'y aller à pied.

SUZANNE.

Je vous dis de prendre une voiture, je ne vous dis pas d'y aller à pied... c'est extraordinaire, ça!

Anna sort.

SCÈNE IV

AUGUSTINE, SUZANNE.

AUGUSTINE.

Allons, allons, mignonne, calme-toi.

SUZANNE s'efforce de paraître calme pendant toute cette scène.

Mais je suis très calme, grand'mère!... C'est cette bonne qui me fait toujours mettre en colère.

Elle s'assied.

AUGUSTINE.

Est-ce bien la bonne?

SUZANNE.

Qui veux-tu que ce soit?

AUGUSTINE.

Cette lettre, peut-être, qui a semblé te contrarier.

SUZANNE.

Cette lettre? Oh! non, je t'assure... C'est Henri qui m'écrit qu'il dîne à son cercle avec des amis!... Naturellement, sur le moment, cela m'a un peu ennuyée... nous devions sortir ensemble ce soir...

AUGUSTINE.

Et pourtant, tu as voulu me retenir pour dîner avec vous, tout à l'heure.

SUZANNE.

Eh bien! tu serais venue avec nous faire un tour.

AUGUSTINE.

Ah!... Et tu viens de lui envoyer un mot?

SUZANNE.

Oui... Je le prie de me faire le plaisir de quitter ses camarades pour que je puisse passer ma soirée avec lui.

AUGUSTINE.

Ah!

SUZANNE.

Pourquoi fais-tu : « Ah! »... tu ne crois donc pas ce que je te dis?

AUGUSTINE.

Mais si, quelle plaisanterie! (Un temps.) Alors, il va faire ce que tu lui demandes?

SUZANNE.

Certainement, grand'mère.

AUGUSTINE.

Donc, vous vous entendez bien... tout à fait bien?

SUZANNE.

En voilà une question! Naturellement que nous nous entendons bien! ça a l'air de t'étonner!

AUGUSTINE.

J'ai l'air étonné?

SUZANNE.

Mon Dieu, un peu. C'est curieux, on dirait que tu tiens absolument à ce que je te dise que nous ne nous accordons pas. Henri est très gentil avec moi, je suis très gentille avec lui et nous nous aimons beaucoup.

AUGUSTINE.

Eh bien! c'est parfait!... je suis très contente... mais très

contente... le contraire m'eût chagrinée... (Un temps.) Tu sais, quelquefois, il y a de légers nuages dans les ménages... alors il faut de temps en temps une vieille femme, une vieille parente comme moi, pour raccommoder, pour remettre les choses en bon état... mais puisque ce n'est pas le cas, je t'embrasse, je te dis au revoir, je me sauve et sérieusement cette fois-ci.

SUZANNE.

Au revoir, grand'mère.

AUGUSTINE.

Reste donc là, tranquille, je connais le chemin, tu n'as pas besoin de te déranger ni de faire des manières avec moi.

SUZANNE.

Je pense bien, je te reçois dans ma salle à manger... mais si, je t'accompagne.

Elles sortent par le fond, porte de gauche.

SCÈNE V

ANNA, puis SUZANNE.

ANNA entre par la porte de droite.

A quelle heure va-t-on encore se mettre à table, bon sang! Ici, les domestiques c'est pire que des chiens! Malheur de malheur, va!

SUZANNE, par le fond, porte de gauche. A la cantonade.

Au revoir... (Entrant en scène.) Eh bien! Anna, c'est déjà fait?

ANNA.

Oui, madame.

SUZANNE.

On ne vous a rien dit là-bas?

ANNA.

Rien du tout. Faut-il servir?

SUZANNE.

Non, pas encore, je vous sonnerai.

ANNA.

Madame veut-elle me donner les clefs, il n'y a plus que deux bouteilles dehors.

SUZANNE, en les donnant.

Voilà.

ANNA.

Merci. (En sortant par le fond.) On vient de fermer la porte d'entrée, ce doit être Monsieur.

Elle sort.

SCÈNE VI

SUZANNE, HENRI.

Suzanne s'assied sur le canapé. Elle reste très calme presque jusqu'à la fin de l'acte. Henri entre comme une bombe, l'air furieux.

HENRI, en déposant son chapeau sur une chaise.

Tu m'as fait chercher, n'est-ce pas? Eh bien! me voici... es-tu contente maintenant... non, mais es-tu contente?

SUZANNE.

Mais...

HENRI..

« Si tu ne viens pas tout de suite, j'irai te prendre au cercle! » Voilà ce que tu as osé m'écrire!... Ah! non, j'ai vu des gens avoir du toupet, mais en posséder autant que toi, jamais!... Eh bien! quoi? qu'est-ce qu'il y a? parle, roucoule, je t'écoute, puisque tu as jugé bon de me faire déranger!... Oh! tu peux te vanter de me faire mener une vie folichonne, toi!... ah! oui, tu peux t'en vanter! (Un temps.) Alors, maintenant, je suis redevenu subitement tout petit, haut comme ma botte! Je suis ici comme au collège : il ne me manque plus qu'un képi sur la tête et une tunique sur le dos! Chaque fois que j'aurai l'intention, l'envie de sortir, il me faudra demander l'autorisation de madame... c'est à se tordre, ma parole d'honneur!... enfin, est-ce à se tordre, oui ou non? Mais sacrédié! lorsqu'on est marié, c'est pour toute son existence et on a diablement le temps de se voir!... mais, ouitch, avec toi, faudrait rester collé ici, là, toute la sainte journée, pendu à tes jupons!... Ah! oui, parfaitement je sais ce que tu vas me répondre, connu ton vocabulaire : « Je ne me suis pas mariée pour rester seule chez moi. » Eh! bien, ma chère, il fallait ce matin me parler sur un autre ton et ne point me quereller devant les domestiques... Ah! bon Dieu, quelle éducation!... (Un temps.) C'est pour avoir le plaisir de dîner avec moi que tu m'as fait chercher, hein? Bon, entendu, sonne, je vais manger!... Je vais manger, là, en face de toi, je mangerai beaucoup, énormément, je rirai tout le temps et je te ferai des vers... est-ce cela que tu veux? Faut-il aussi que j'achète une guitare, que je me déguise et que j'aille chanter sous tes fenêtres?... Dis-le... Ah! non, c'est trop fort, par exemple!

Un silence.

SUZANNE, très calme.

Trouves-tu donc que tu agis gentiment avec moi? Qu'est-ce que je désire de si extraordinaire, dis? Que tu sois aimable et que tu ne me laisses pas cinq fois sur dix...

HENRI, vivement.

N'achève point, inutile... complètement inutile... tu t'amuses à jouer à la petite femme victime maintenant... et puis tu pleures... charmant! charmant! charmant!

SUZANNE.

Oui, j'ai grand tort de pleurer devant toi!... en tout cas, il vaut mieux jouer à la petite femme victime, comme tu dis, que de jouer au cercle du matin au soir.

HENRI.

Oh! oh! voilà de l'esprit si je ne m'abuse!... Qui veut de l'esprit? madame en vend.

SUZANNE.

Alors tu ferais bien d'en acheter... car, en ce moment, tu es bien sot, mon ami.

HENRI.

C'est ça, va, marche, continue, sois donc impertinente jusqu'au bout!... Ah çà! est-ce bientôt terminé cette discussion, hein?

SUZANNE.

Et toi, as-tu bientôt fini de me faire mourir de chagrin?

HENRI.

Des mots, des phrases tout cela!... et puis, en voilà assez, je suis là, tu es satisfaite.

Un silence.

SUZANNE, très tendre, en s'approchant tout près d'Henri.

Henri?

HENRI.

Quoi?

SUZANNE, après un combat intérieur.

Henri?

HENRI.

Eh bien! quoi, Henri?

SUZANNE, de même.

Tu ne sens donc pas combien je t'aime et chaque fois...

HENRI, la repoussant.

Oh! je t'en prie, pas de scène d'amour, surtout... ah! non pas de scène d'amour... Au théâtre, dans les pièces, c'est déjà ennuyeux... chez soi, dans la vie privée, c'est ridicule! (Un temps.) Si tu tiens absolument à me prouver que tu as plus que de l'affection pour moi, tâche de ne pas être ainsi continuellement sur mon dos... j'adore avoir mes coudées franches, moi... et d'une!

SUZANNE.

Tes coudées franches!

HENRI.

Oh! puis, ne soupire pas ainsi, je t'en conjure!

SUZANNE.

Il n'y a pourtant que deux ans que nous sommes mariés et tu me traites comme une femme avec laquelle tu vivrais depuis vingt ans.

HENRI.

C'est ça, je te conseille de te plaindre... mais plains-toi donc, je t'en supplie... (Un temps.) Vois Arthur, il est marié depuis neuf mois seulement, est-ce qu'il ne fait pas ce qui lui plaît.

SUZANNE.

C'est qu'il n'a pas ça, pour sa femme, voilà tout... Du reste il la trompe assez, c'est toi qui me l'as dit.

HENRI, en s'asseyant.

Oh ! bien, ma foi !...

SUZANNE.

Quoi ?

HENRI.

Rien.

SUZANNE.

Je devine ce que tu allais me répondre... Pourquoi es-tu méchant, ainsi, gratuitement ?... tu n'as cependant pas mauvais cœur.

HENRI.

Moi ? certainement je n'ai pas mauvais cœur... j'ai trop bon cœur, au contraire, voilà ce qu'il y a de malheureux, voilà ce qu'il y a d'idiot !

SUZANNE.

Qu'est-ce que je t'ai donc fait ?

HENRI, en se levant.

Ce que tu m'as fait ?

SUZANNE.

Oui.

HENRI.

Ah ! non, voilà qui est risible ! Tu me demandes ce que tu m'as fait ? n'est-ce pas bien cela que tu me demandes ? Vois-tu, réponds-moi encore affirmativement ; sans cela, parole d'honneur, je ne le croirais pas !

SUZANNE.

Eh bien ! oui.

HENRI.

Tu ne t'aperçois donc pas que mon existence, depuis trois mois, est devenue insipide, infernale, effrayante !

SUZANNE.

Oh ! Henri.

HENRI.

Il n'y a pas de : « Oh ! Henri !... », je ne puis plus faire un pas sans te dire où je vais ; je ne puis plus lire ou parcourir un journal sans te dire ce que je lis...

SUZANNE.

Que tu exagères !

HENRI.

Je n'exagère rien ; je ne puis plus saluer quelqu'un sans te dire qui je salue !... Si, par hasard, lorsque nous sortons ensemble, j'ôte mon chapeau pour me passer la main sur le front, tu me demandes ce que j'ai...

SUZANNE.

Oh !

HENRI.

Parfaitement, c'est comme ça. Ce qui m'étonne — ça arrivera sûrement un jour ou l'autre — c'est que tu ne me réveilles pas la nuit pour que je te raconte quel rêve je fais et à qui je pense... Voilà ma vie à moi !... la voilà !... Si je n'ai pas de cheveux blancs avant l'âge, j'aurai de la chance !

SUZANNE.

Comme tu as changé, mon pauvre Henri ! quand je pense que dans les premiers temps...

HENRI, vivement.

Allez-y, ça y est, dans les premiers temps !... Tu ne l'as pas manqué, tu éprouvais le besoin de la lancer, cette vieille rengaine de toutes les femmes : « dans les premiers temps... » Mais, saperlipopette ! on ne peut cependant pas toujours être dans les premiers temps !

SUZANNE.

Pourquoi pas ? Ce serait si gentil !

HENRI.

Ce qui serait gentil, ce serait de laisser son mari tranquille... voilà ce qui serait gentil... Mais va te promener ; avec vous, aussitôt qu'on ouvre un œil, le matin, il faudrait dire : je t'aime ; le soir, en se couchant : je t'aime; en mangeant sa soupe, sa viande : je t'aime; au dessert : je t'aime; au... enfin, sacrédié ! si on vous écoutait, on n'aurait que ces deux mots-là dans la bouche durant sa vie entière !

SUZANNE.

Tu ne parlais pas ainsi, lorsque tu étais fiancé...

HENRI.

Lorsque j'étais fiancé ? Oh ! écoute, dînons, puisqu'il faut dîner... Eh puis ! assez !

Un silence.

SUZANNE.

Tiens, vilain, je vais te prouver que j'ai meilleur caractère que toi...

HENRI, se calmant un peu.

Ah ! oui, je te conseille de parler de ton caractère.

SUZANNE.

Nous allons dîner vivement... et si ça te plaît, nous irons nous promener où tu voudras... veux-tu ?

HENRI.

Sortir ? ce soir ? je n'en sais rien... je verrai... j'ai deux amis qui m'ont donné rendez-vous au cercle... alors...

SUZANNE, très simplement.

Oh ! non, tu ne vas pas retourner au cercle, je suppose ?

HENRI, s'emportant.

Là... là... te voilà repartie comme ce matin !... le même ton autoritaire...

SUZANNE.

Mais je t'assure...

HENRI.

Tu ne t'entends pas, voilà tout !... On ne peut pas s'accorder deux minutes avec toi... cela devient insupportable ni plus ni moins !... Ça ne m'étonne plus, maintenant, que tout le monde me trouve mauvaise mine, parbleu !

On frappe au fond, porte de gauche.

SUZANNE.

Entrez !... (Anna entre avec un carton à la main.) Qu'est-ce que c'est, Anna ?

ANNA.

Un chapeau qu'on vient d'apporter pour monsieur.

HENRI.

Ah !... Donnez... merci.

Anna sort. — Un silence.

SUZANNE.

C'est un chapeau neuf que tu t'es fait faire, dis, mon chéri ?

HENRI, tout en sortant le chapeau du carton.

Oui... pourquoi ?... Je n'ai plus le droit de me commander un chapeau, alors ?

SUZANNE.

Je n'ai pas dit cela.

HENRI.

Non, mais tu as l'air de le dire.

SUZANNE.

Ne sois donc pas mauvais pour le plaisir de l'être.

HENRI.

Les imbéciles ! Je leur ai demandé de me mettre un petit crêpe, et ils me fourrent un ruban !

SUZANNE.

Tu n'es pas en deuil, voyons !

HENRI.

Ça se peut... mais comme ça se porte... et que c'est la mode !... Enfin, c'est mon goût... Je suis bien libre !... (Mettant son chapeau, et, très calme en s'approchant de Suzanne.) Comment va-t-il, ce chapeau ?

SUZANNE, après avoir regardé un moment.

Très bien.

HENRI.

Les bords ?... Un peu petits, hein ?

SUZANNE.

Je ne trouve pas.

HENRI.

Il ne faut point dire cela pour me contenter... (Un temps.) Est-ce qu'il n'entre pas trop dans la tête ?

SUZANNE.

Retourne-toi... non... on dirait plutôt qu'il n'entre pas assez.

HENRI.

Ah !... regarde bien...

SUZANNE.

Non, je me suis trompée... il te va tout à fait.

Elle lui saute au cou et l'embrasse.

HENRI, la repoussant.

Que tu es sotte !... (Allant se remettre devant la glace.) Chic, alors ?

SUZANNE.

Oui, monsieur le coquet : chic. (Un temps.) Je vais me passer les mains à l'eau et nous nous mettrons à table ? Sonne Anna.

Elle sort par la porte à deux battants.

SCÈNE VII

HENRI, ANNA.

HENRI, il retourne jeter un coup dans la glace, ôte son chapeau, puis s'approche de la table et appuie sur le bouton qui est suspendu au fil électrique. — Anna entre par le fond.

Servez, Anna.

ANNA.

Ah ! c'est pour vous servir ?

HENRI.

Oui. Qu'est-ce qu'il y a à manger, ce soir ?

ANNA.

Une soupe aux pommes de terre, un poulet, un joli poulet de grain, des lentilles, une salade...

HENRI.

Romaine ?

ANNA.

Oui, monsieur.

HENRI.

Ah!... eh bien! passez-moi donc le chapeau qui est là-bas, sur la chaise... bien... (Rappelant Anna qui s'en va.) Attendez donc une seconde... (Un temps.) Regardez... voilà le vieux... (Il met son vieux chapeau; le garde une seconde et l'ôte.) et voilà le neuf. (Il met le neuf.) Quel est celui qui vous semble aller le mieux des deux?

ANNA, après avoir réfléchi un instant.

Monsieur veut-t-il les remettre encore une fois?

HENRI, après les avoir remis.

Là... eh bien!

ANNA.

J'aime mieux le neuf... il est plus mignon...

HENRI.

Bon... maintenant vous pouvez apporter la soupe, Anna.

Anna sort.

SCÈNE VIII

HENRI, seul.

(Il sort son portefeuille, regarde dedans et le remet dans sa poche.) Bon Dieu! quelle déveine! encore six mille francs que j'ai perdus cette après-midi!... Je ne sais pas ce que j'ai fait aux cartes... pas moyen, mais là, pas moyen!... Je n'ai pas abattu 9 une seule fois depuis trois semaines!... Toujours 5... ce point imbécile!... ah! je ne jouerai plus, à la fin, si ça continue!... tas de veinards dans ce tripot-là!... et puis, toujours papa qui arrive à cinq heures lorsque la

partie devient belle !... Il s'installe, debout, les bras croisés, derrière les pontes, ne met jamais une pièce de cent sous sur la table et il est tout le temps là, à me surveiller, à me guetter, à contrôler ce que je fais.... ah ! là, là, je suis sûr que c'est lui qui me fiche la guigne !

SCÈNE IX

HENRI, SUZANNE.

SUZANNE entre par la porte à deux battants.

Et me voilà !

ANNA, entre par le fond, dépose la soupière sur la servante.

Madame est servie.

Elle sert le potage et sort.

HENRI.

Qu'est-ce que c'est que cette robe-là ?

SUZANNE.

Une nouvelle robe, Henri... La trouves-tu jolie ?

HENRI.

Combien de toilettes te faut-il donc?

SUZANNE.

Mais je n'ai plus rien à me mettre sur le dos.

HENRI.

Oh ! je sais bien !... les femmes se ressemblent toutes ! Elles auraient trente-six jupes et cinquante corsages dans

leurs armoires, elles diraient encore : je n'ai rien à me mettre sur le dos. Enfin !... (Un temps.) Et tu paies ça ?

SUZANNE.

Pas cher, va ! Devine ?

HENRI.

Je ne veux pas deviner. Combien ?

SUZANNE.

Trois cent cinquante francs.

HENRI.

Naturellement... trois cent cinquante francs pour toi, c'est dix sous !... Ah ! permets-moi de te dire que tu as la bourse facile !... Mais où veux-tu que je le prenne l'argent, moi, nom d'une pipe !... Où veux-tu que je le prenne ?... C'est extraordinaire, ma parole d'honneur !

SUZANNE.

Je ne dépense pas beaucoup, voyons, sois juste.

HENRI.

Pas possible !... Oh ! puis, je suis bien bon de discuter avec toi !... Tu as raison... c'est moi qui ai tort... là, es-tu contente ?

SUZANNE.

Mais je ne dis pas cela.

HENRI.

Mangeons, va... ça veut mieux que d'ergoter pendant trois heures... (Ils s'asseyent à table. Un silence.) Elle est gelée cette soupe, ni plus ni moins ! Elle est folle, Anna, de nous apporter ça !

SUZANNE.

C'est qu'il y a déjà un moment qu'elle est là, sur la table.

HENRI.

Parfaitement... J'ai dit une bêtise!... Mais si!... tu as raison... toujours raison... Ah! sacrédié! si un jour ou l'autre j'ai une maladie de nerfs, ce ne sera pas de ma faute... (Il sonne. Anna entre avec le poulet.) Allons, bon! (Il se lève.) Le poulet maintenant! Qui vous a demandé le poulet?

ANNA.

Monsieur a sonné... alors je croyais qu'on avait fini le potage.

HENRI.

Vous croyez, vous croyez... Vous passez votre temps à croire, vous!... Remportez la soupe, remportez le poulet, faites tout chauffer... Faut-il vous l'écrire?... Quel service, mon Dieu! quel service!...

ANNA, sortant.

Quelle baraque!

SUZANNE, en se levant.

Écoute, mon ami, tu brutalises cette fille... ce n'est pas elle, après tout, qui est cause de ta mauvaise humeur.

HENRI.

Alors, tu t'amuses à soutenir les domestiques!... oh! mais halte-là!

SUZANNE, s'animant.

Ce n'est pas la peine de faire « halte-là! », ni de vouloir m'imposer silence!... cela devient révoltant à la fin...

HENRI.

Qu'est-ce que tu dis?

SUZANNE.

Je dis que ça devient révoltant! Si tu as perdu au cercle et si tu crois que chaque fois que ça t'arrivera, tu te vengeras

sur moi, tu te trompes... Oh! ce n'est point nécessaire non plus de faire ces yeux-là, ni de froncer le sourcil, tu ne m'intimides pas, je commence par te le dire. Tu as l'aplomb de critiquer ma conduite, tu me reproches continuellement le peu d'argent que je dépense; eh bien, j'en ai assez, moi aussi. En somme, il me semble que tu vas bon train, toi, et si je me paie une fantaisie, il n'y a rien d'exagéré... à côté de ce que tu laisses au jeu.

HENRI.

D'abord je ne joue plus... et puis, s'il me plaît de jouer, ça me regarde.

SUZANNE.

Tu ne joues plus?... ce n'est pas ce que m'a raconté ton père, en attendant.

HENRI.

Mon père? Que vient faire mon père là-dedans, je te prie?

SUZANNE.

Sois sans crainte, je suis au courant de ce que tu fais... et je te préviens que si tu continues à ne pas aller au bureau, il te mettra à la porte de chez lui... Oh! tu as beau faire de grands gestes... je parlerai tout de même. Voilà une heure que tu m'agonises de sottises, vraiment je serais bien sotte de ne pas te répondre et de...

HENRI, vivement.

Eh! bien, moi, je te réponds qu'à partir de ce jour, tu n'auras plus la satisfaction de me voir souvent ici, je te le garantis.

SUZANNE.

Oh! je sais bien... cette querelle tombe à pic!... tu vas en profiter et ainsi tu pourras continuer tranquillement à manger le peu d'argent qu'il nous reste, n'est-ce pas?

HENRI, hors de lui.

Suzanne, assez!

SUZANNE.

Combien crois-tu que tu as dépensé depuis un an?

HENRI.

Je m'en moque.

SUZANNE.

Deux cent cinquante mille francs... c'est le chiffre exact. C'est encore ton père qui me l'a dit... et tu oses me reprocher une malheureuse robe de trois cent cinquante francs! Ah! non, c'est le cas ou jamais de jurer et de crier comme toi : « Parole d'honneur, c'est trop fort, par exemple! »

HENRI.

Ne m'exaspère pas! et je te défends de me parler sur ce ton-là, entends-tu !

SUZANNE.

Tu me défends! Tiens, je pleurais il y a quelques instants, je ris maintenant!... Tu me défends?... Est-ce que tu te figures que je vais toujours rester la petite femme bonne enfant, la petite femme timide qu'on mène par le bout du nez et qu'on sort de temps à autre, comme un chien auquel on veut faire prendre l'air? Ce serait comique, ma foi, et si c'est cela que tu t'es mis dans la tête, tu t'es trompé, mon ami, et totalement encore! J'ai fait tout ce que j'ai pu pour t'être agréable, tandis que toi tu n'as jamais fait ça pour me faire plaisir... Tu n'es qu'un égoïste, qu'un joueur, et je serais bien bêtasse de me laisser faire.

HENRI.

Suzanne... Ah! tiens, tais-toi!... tais-toi!... je ne sais pas ce que je te ferais.

Il lève la main.

SUZANNE, très calme.

C'est cela, va donc... tu manges mon argent, ma dot, et tu voudrais me frapper par-dessus le marché.

HENRI.

Ton argent? Sais-tu bien que tu commences à m'assommer en me lançant continuellement ton argent à la tête... ta dot! Je m'en fiche de ton argent, je m'en fiche de ta dot!...

SUZANNE, de même.

Pourquoi m'as-tu épousée alors? Ce n'est point la femme qui te plaisait pendant nos fiançailles, je suppose?... La preuve est là.

HENRI.

La preuve? Je trouve que tu t'avances beaucoup, ma chère... et tu devrais t'estimer encore très heureuse, tu m'entends, que je t'aie donné mon nom.

SUZANNE.

Parce que?

HENRI.

Parce que? ah! ah! c'est toi qui oses me demander ça! Allons, allons, rafraichis ta mémoire... tu es la fille de madame Berny... autrement dit : Mika... Paulette Mika... Ça suffit... tu devines le reste, je n'ai plus rien à ajouter.

SUZANNE, étranglant.

Ah!... ah!... tiens... on peut vous dire des choses... on peut... Ah! non, je te croyais capable de tout... de ne pas m'aimer... de ne pas... mais ça... me reprocher ma mère... ma mère! Ça non... non... je ne l'aurais pas cru... je te le jure, je ne l'aurais jamais cru.

Elle éclate en sanglots. Un silence.

HENRI, à part.

J'ai été trop loin... (Haut, en s'approchant de Suzon.) Voyons, Suzon...

SUZANNE se lève, le repousse.

Va-t'en... va-t'en... laisse-moi.

Elle sort par la porte à deux battants.

HENRI, après un silence.

Oh! puis... tant pis!...

ANNA entre avec la soupe.

Voilà la soupe.

HENRI.

Je ne dîne pas ici.

Il sort par le fond.

ANNA.

Ah! (Un temps et ouvrant la porte du fond.) Madame, la soupe est sur la table...

SUZANNE, à la cantonade.

Je ne dîne pas.

ANNA, enlevant la soupe.

Parfait... parfait... parfait...

ACTE TROISIÈME

Chez Gaston Divoir. — Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

GASTON, AUGUSTE, puis ADÈLE.

Au lever du rideau, Gaston est assis à gauche. Il a un journal sur ses genoux. Auguste se tient à quelques pas de lui.

GASTON.

Où est-il cet homme là?

AUGUSTE.

Dans l'antichambre, monsieur, il attend.

GASTON.

Eh bien, dites-lui que je ne veux pas le recevoir et qu'il ne se donne pas la peine de se présenter de nouveau ici; s'il a un billet à se faire payer, qu'il s'adresse à qui de droit. Chez moi, c'est complètement inutile... allez.

AUGUSTE.

Bien, monsieur.

GASTON.

Et n'entrez point dans d'autres détails, répétez-lui textuellement ce que je viens de vous dire... (Rappelant Auguste qui remonte vers le fond.) Ah! Auguste...

AUGUSTE, redescendant.

Monsieur.

GASTON, sortant une lettre de sa poche.

Après le déjeuner, vous irez jusqu'au bureau et vous remettrez cette lettre à mon chef de chantier, n'oubliez pas.

Auguste sort. Un silence. Gaston prend son journal. Adèle entre par la gauche.

ADÈLE.

C'est après Auguste que tu cries ainsi?

GASTON.

Du tout.

ADÈLE.

On t'entend du bout de la maison. Que se passe-t-il donc?

GASTON.

Oh! rien, presque rien.

ADÈLE, passant.

Cependant, tu es tout rouge... tu t'es mis en colère, voyons! et après qui?

GASTON.

Tu te trompes, ma bonne amie, je ne me suis pas le moins du monde mis en colère... j'ai parlé sur un ton un peu haut, simplement.

ADÈLE.

Pourquoi?

GASTON.

Pour pas grand'chose, ma foi; on m'a présenté un billet à payer, alors...

ADÈLE.

Un billet à payer?

GASTON.

Mon Dieu, oui.

ADÈLE.

De toi?

GASTON, ironique.

Allons, tu veux rire! De moi? est-ce que je m'amuse à signer des billets, moi? est-ce que j'ai besoin d'emprunter de l'argent à des usuriers, moi? (Un temps.) Tu ne devines pas?...

ADÈLE.

Non.

GASTON, de même.

Eh bien, c'est un effet de ton fils, de ton cher petit fils, parbleu!

ADÈLE.

Ne m'impatiente pas... Et de combien est-il ce billet?

GASTON, de même.

Oh! une plaisanterie!... Dix mille francs... tu vois!...

ADÈLE.

Dix mille francs!

GASTON, de même.

Oui... une bouchée de pain enfin!... de quoi vivre quarante-huit heures en se serrant un peu le ventre seulement.

ADÈLE, assise.

Il a emprunté cette somme-là!

GASTON, de même.

Tiens, c'est curieux!... on dirait que ça t'étonne! Que diable, il lui faut pourtant un peu d'argent de poche à ce malheureux enfant!...

ADÈLE.

Ne raille donc pas continuellement ainsi! c'est énervant à la fin.

GASTON, de même.

Mais je ne raille pas, je t'assure. (Un temps.) Maintenant, je me trompe peut-être... il s'est sans doute procuré cette somme pour pouvoir offrir un cadeau, un joli cadeau à Suzanne!... est-ce qu'on sait... il est si prévenant ce brave garçon!

ADÈLE.

Ah! mon ami, je t'avoue franchement qu'en te croyant ironique et spirituel, tu es agaçant au plus haut point.

GASTON.

Ah!

ADÈLE.

Parfaitement.

GASTON.

C'est juste: attaquer Henri, c'est t'attaquer toi-même... j'ai eu tort, je le regrette... voilà.

Il reprend son journal et lit. Un temps.

ADÈLE, après un moment de silence.

Et que comptes-tu faire?

GASTON.

Ce que je compte faire? Mais continuer tranquillement à lire mon journal, comme tu vois.

ADÈLE.

Alors tu vas laisser ainsi aller cette affaire! tu restes là!

GASTON dépose son journal sur la table.

Est-ce que, par hasard, tu voudrais que je me lève, que je me précipite sur mon chapeau, que je saute dans une voiture, que j'aille chercher l'argent et que je prie humblement ce monsieur de vouloir bien accepter ce que mon fils lui doit? Quel enfantillage!... Ah! non, j'ai fait souvent des bêtises dans ma vie, mais par exemple, en voilà une que je ne commettrai pas, je te le garantis... (En reprenant son journal.) Tu as de l'argent de côté, toi, tu es libre de payer, je ne t'en empêche pas.

ADÈLE, furieuse.

De l'argent de côté!... de l'argent de côté!...

GASTON

Je sais, ça t'ennuie quand on te dit cela... En attendant, on ne verra pas la couleur du mien, voilà qui est sûr et certain.

ADÈLE.

Oh! toi, que les autres soient ennuyés, peu t'importe!...

GASTON.

C'est cela, dis tout de suite que je suis égoïste... (Un temps.) Tiens, si je ne m'étais pas juré de ne plus me mettre en colère lorsqu'on me parle d'Henri, je te répondrais ce que je pense... mais encore une fois, il ne m'intéresse plus, je l'ignore complètement.

ADÈLE, levée.

C'est bien la peine d'avoir des enfants!

GASTON, en se levant, furieux.

Ah çà! es-tu folle?... ou es-tu tellement faible?... c'est

bien la peine d'avoir des enfants? non, certes, quand on possède un fils tel que le nôtre, mieux vaudrait ne pas en avoir.

ADÈLE.

Allons, décidément, tu as bon cœur.

GASTON.

Oui, je suis ce qu'on peut appeler un mauvais père, pas vrai? Quand il était petit, je ne m'occupais pas de lui, n'est-ce pas? Je le martyrisais, je le battais, je ne l'aimais pas, enfin!... que lui a-t-il manqué? rien. Quand il était malade, est-ce que je ne souffrais pas plus que lui, est-ce que je ne passais pas mes nuits, près de son chevet, à le veiller?... Plus tard, lorsqu'il sortit du collège, il emprunta, il fit des dettes, t'en souviens-tu? mais bah! il était jeune, il s'amusait comme tous les bambins de son âge, c'était son excuse, et je payais sans mot dire!... Mais, sacrebleu! il a trente ans maintenant, ce n'est plus un gamin, je suppose... et tu voudrais que je m'attendrisse sur son sort? (Un temps.) Petit, il ne lui manquait rien, certes, j'étais là... aujourd'hui, il lui manque quelque chose, et ce quelque chose ne se donne pas et ne se gagne pas au jeu : c'est l'honnêteté!... et tu te figures que je vais tranquillement verser dix mille francs pour un monsieur comme celui-là? Je me lèverais de bonne heure, le matin, moi, le vieux? Je travaillerais pour lui, pendant qu'il fainéante dans son lit? Allons, ce serait de la démence et, Dieu merci, j'ai encore toute ma tête à moi.

ADÈLE.

Tout cela finira bien un jour!

GASTON, en se promenant.

Oui, le futur n'a pas été inventé pour rien : il fera ceci, il fera cela, il changera, il travaillera! Ah! sapristi, il a bien travaillé, en effet : il a volé sa femme, voilà ce qu'il a fait.

ADÈLE, levée.

Volé ! ah ! tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis !

GASTON.

Et comment donc nommes-tu cela, toi ? Est-ce dans des affaires malheureuses ou qui n'ont pas réussi qu'il a perdu quatre cent mille francs sur les cinq cent mille que lui a apportés Suzanne ? C'est sur les tapis de cercle, dans les tripots !... Eh bien ! encore une fois, non, non et non ; je ne suis pas sur la terre pour rembourser ses dettes... je ne paierai rien. (Changeant de ton.) Si Suzanne a besoin de quoi que ce soit, elle me trouvera toujours à sa disposition. Dans tout ceci, la pauvre enfant, c'est elle la plus à plaindre et je n'ai rien à lui refuser. (Tirant sa montre et très froidement.) Il est onze heures moins un quart, voilà dix minutes que nous parlons d'Henri, c'est dix minutes de trop... J'ai deux ou trois lettres à écrire, j'y vais, c'est plus utile.

ADÈLE.

Mais oui, c'est entendu, va écrire tes deux lettres, tes trois lettres... écris-en même quatre, pendant que tu y es ! Quand tu commences à crier, toi, tu n'arrêtes plus.

GASTON.

Parfaitement, ma bonne amie.

Il sort par la gauche.

SCÈNE II

ADÈLE, AUGUSTE, puis HENRI.

ADÈLE, à Auguste qui était entré en scène, par le fond, sur les mots : « Tu n'arrêtes plus. » Elle le rappelle, voyant qu'il ouvre la porte pour s'en aller.

Auguste ?

AUGUSTE.

Madame ?

ADÈLE.

Eh bien ! qu'est-ce que vous avez ? qu'est-ce que vous voulez ? vous entrez et vous repartez sans rien dire !

AUGUSTE, à mi-voix.

C'est M. Henri qui est-là depuis un instant et qui m'a demandé de regarder si monsieur était encore avec madame dans le salon... alors...

ADÈLE, grincheuse.

Qu'il entre.

AUGUSTE.

Bien, madame. (Il pousse la porte du fond et fait un signe avec la tête.) Le voici.

HENRI, entre vivement et passe devant Auguste qui sort.

Merci, Auguste. Bonjour, maman. (Un temps.) Tu ne m'embrasses pas ?

ADÈLE, en l'embrassant du bout des lèvres.

Je t'avoue que j'en ai guère envie.

HENRI.

Parce que ?

ADÈLE.

Comme tu ne peux pas toucher en ce moment le peu d'argent qui te reste, tu fais des billets !

HENRI.

Allons, bon ! on l'a présenté ici ! j'en étais sûr ! juif de malheur, va !

ADÈLE.

Qu'as-tu besoin d'emprunter aussi ?

HENRI, pensant.

Oh ! écoute, maman, j'ai suffisamment de tracas comme ça, je t'en prie. (Un temps. Changeant de ton.) Papa n'est pas à côté, au moins?

ADÈLE.

Non. Tu veux le voir ?

HENRI.

Au contraire, je n'y tiens pas du tout. (Un temps.) Est-ce qu'il a beaucoup crié ?

ADÈLE, levée.

Non, il a ri aux larmes,... il s'est mis à danser ! (Un temps.) Tu n'es donc pas honteux !

HENRI.

Encore !

ADÈLE, venant à lui.

Non content de perdre, voilà que tu fais des dettes !

HENRI.

Premièrement : je ne joue plus... voilà au moins huit jours que je n'ai pas touché à une carte.

ADÈLE.

Alors, huit jours, ça te semble extraordinaire ?

HENRI.

Quoi, extraordinaire ? je ne dis pas que ce soit extraordinaire !... mais il faut bien qu'il y ait huit jours avant qu'il y en ait dix... et ainsi de suite... (Un temps.) D'ailleurs, je vais donner ma démission au cercle, c'est bien simple.

ADÈLE.

Voilà six mois que je t'entends répéter ça !

HENRI.

Avant, c'était en plaisantant... aujourd'hui, c'est sérieux.

ADÈLE, assise.

Il est grand temps ; si tu ne te décides pas à aller au bureau, d'ici un an vous serez sur la paille.

HENRI.

Sur la paille ! Tiens, maman, tu n'es pas une mauvaise femme, loin de là, mais à part cela, ah ! tu es bien comme les autres : tu vois que j'ai des tourments, des ennuis, eh bien ! au lieu d'essayer de vous remonter, voilà ce que tu vous dis... Mais c'est comme ça, il n'y a rien à faire... parlons d'autres choses !... (Un temps.) Parole d'honneur si je ne deviens pas fou, moi !... du reste, je vais tomber malade, je le sens... (Assis.) Tout le monde trouve que j'ai une mine de déterré.

ADÈLE.

Quoi d'étonnant, avec la vie que tu mènes ?

HENRI.

Quelle vie est-ce que je mène ?... c'est très facile à dire ça : la vie que tu mènes... (Un temps et changeant de ton.) Est-ce vrai que j'ai si mauvaise mine ?

ADÈLE.

Regarde-moi !... Mon Dieu, tu es un peu pâlot, c'est certain.

HENRI, en allant se mirer devant la glace.

C'est ce veston aussi qui ne va pas et qui me donne l'air... enfin ! (Un temps.) Tu n'as pas encore vu Suzanne ?

ADÈLE, passant.

Non, pourquoi, elle doit donc venir ce matin ?

HENRI.

Est-ce que je sais, moi ! Hier au soir nous nous sommes disputés, alors...

ADÈLE.

Mais c'est effrayant !... Vous ne pourrez donc jamais vous entendre !

HENRI, assis.

Ah ! ah ! voilà encore une chose facile à dire ! je voudrais bien t'y voir, toi !

ADÈLE.

Et à quel propos ?

HENRI.

De rien, d'une niaiserie, d'une bêtise, parbleu !

ADÈLE.

Cependant il y avait une raison, allons ?

HENRI.

Raison ou non... elle est partie dans sa chambre au moment du dîner ; alors moi, naturellement, dans ma colère, j'ai pris mon chapeau et j'ai filé dîner dehors.

ADÈLE.

Bon effet pour les domestiques.

HENRI.

N'est-ce pas ?... Ah ! tu es de mon avis ?... (Un temps.) Je rentre...

ADÈLE.

A quelle heure ?

HENRI.

A quelle heure ? ma foi, je ne me le rappelle plus... j'étais tellement furieux !... Madame, ah ! non, écoute ça ! Madame

s'était enfermée, verrouillée, dans son cabinet de toilette et s'était fait faire un lit sur une chaise longue ! quelle comédie, hein ! Attends, ce n'est pas terminé ! Ce matin, je me lève de bonne heure...

ADÈLE.

Tu m'étonnes.

HENRI.

Prêt à lui tendre la main, quoique tous les torts fussent de son côté !... comme tu dois bien le penser... Madame était sortie.

ADÈLE.

Eh bien?

HENRI.

Eh bien ! tu la connais? Elle va encore arriver pour se plaindre et geindre dans le gilet de papa... elle ne la rate pas celle-là.

ADÈLE.

On t'a dit qu'elle était sortie, ce n'est peut-être pas vrai.

HENRI.

Tu crois? (Un temps.) En attendant, j'ai dix mille francs qu'il faut absolument que je paye aujourd'hui.

ADÈLE.

Et comme tu n'as pas le premier sou !...

HENRI.

Tiens, veux-tu que je te parle franchement? Eh bien ! un de ces matins, ça finira mal tout cela.

ADÈLE.

Ça finira mal?

HENRI.

Parfaitement... un bon revolver et... aïe donc !

ADÈLE.

Tais-toi donc! tu es stupide en ce moment!

HENRI.

Oui, oui, on ne prend jamais cela au sérieux et un beau jour on est tout étonné!... Alors, que fait-on? On vous pleure et on se dit que pour une malheureuse somme de dix mille francs... Au revoir... je m'en vais... j'aime mieux cela...

Il l'embrasse et fait mine de se retirer.

ADÈLE, levée.

Allons, ne fais pas l'enfant et écoute un peu.

Passant.

HENRI.

Papa ne va pas entrer?

ADÈLE.

Non, il écrit. (Un temps.) Tu ne peux pas t'arranger, t'entendre avec cet homme-là?

HENRI.

Mais jamais de la vie... c'est un vieux scélérat, et si j'avais su...

ADÈLE.

Tu comprends... moi, je n'ai pas dix mille francs, comme cela, à ma disposition!

HENRI, en souriant.

Allons donc!

ADÈLE.

Ce n'est pas la peine de faire « allons donc » en souriant!.. J'ai l'argent du ménage...

HENRI.

Mais oui... mais oui...

ADÈLE.

Et puis un tas de choses à...

HENRI.

N'achève pas... D'ailleurs, tu es trop bonne, toi, et je ne tiens pas du tout à ce que tu te prives pour moi... (En l'embrassant.) Je t'embrasse... tu vois que je ne t'en veux pas... (Un temps. Passant.) Sur ce, au revoir et merci tout de même.

Fausse sortie.

ADÈLE.

Attends un moment. (Henri redescend. Un temps.) Est-ce qu'avec deux mille francs tu pourrais le faire patienter au moins?

HENRI, se retournant.

Pourquoi?

ADÈLE.

Parce qu'en me saignant aux quatre veines...

HENRI, vivement.

Non, non, vraiment, je n'accepte pas... ça te gênerait.

ADÈLE.

Enfin les prends-tu ou ne les prends-tu pas?

HENRI, après un instant de réflexion.

D'abord, deux mille, c'est une goutte d'eau... il refusera... (Un temps.) Quatre mille, peut-être... et encore, difficilement.

ADÈLE.

Mais mon pauvre enfant, je t'assure que ça m'est absolument impossible!

HENRI.

Je le sais fichtre bien... sans cela tu me les donnerais... (Un temps.) Du reste, je ne te demande rien, c'est toi qui m'offres.

ADÈLE, le retenant.

Tu ruinerais les Rothschild, toi... (Un temps.) Allons, reste là, je vais te les chercher... (Passant, en s'en allant vers la gauche.) Si ton père apprenait cela, grand Dieu! Ah! que tu me fais faire du mauvais sang!

Elle sort. Un silence.

HENRI.

Quatre mille francs?... j'aurais aussi bien pu lui dire six mille... (Un temps.) Quatre mille francs?... avec un peu de veine... j'arriverais à compléter la somme, parbleu!... mais la veine et moi... (En allant vers la cheminée, devant la glace.) Décidément le jeu commence à me dégoûter... (En se regardant.) C'est pourtant vrai que je suis pâlot!... il me semble que je vieillis par-dessus le marché.

ADÈLE, entrant par la gauche.

Tiens... mets cela dans ta poche et sauve-toi.

HENRI.

Merci, maman... (Il l'embrasse.) Ah! c'est bien toi la meilleure, pour sûr.

ADÈLE.

Et tâche donc, une fois pour toutes, de travailler!

HENRI.

Travailler!... Pour travailler il faut avoir l'esprit reposé d'abord... (En se frappant le front.) Et si tu crois que tout est calme là-dedans... (Passant. Un temps.) Et papa, si tu voyais la tête qu'il fait quand je vais au bureau!

ADÈLE.

Mais tu n'y vas jamais!

HENRI.

Je pense bien... il ne fait même pas attention à moi et ne me dit seulement pas bonjour... Ah oui! si tu te figures

que c'est agréable de travailler dans ces conditions-là, tu n'es pas difficile.

ADÈLE.

Pars maintenant, j'ai peur qu'il n'arrive.

HENRI.

Viens avec moi?

ADÈLE.

Où?

HENRI.

Jusqu'à la maison. Tu as bien le temps, il n'est que onze heures; ainsi tu pourras parler à Suzanne.

ADÈLE.

Ah! pour ça, non. Arrangez-vous tous les deux. Je passe ma vie à vous remettre et un quart d'heure après, vous êtes refâchés.

HENRI.

Ne te fais donc pas prier, mets ton chapeau! Je sens que d'un moment à l'autre elle va tomber ici.

ADÈLE.

Que tu es ennuyeux! Je ne suis même pas habillée.

HENRI.

Mais si, tu es très gentille... et puis, tu sais, ne t'amuse pas à trop l'écouter, elle ne se gêne pas pour mentir quand c'est nécessaire.

ADÈLE, le reconduisant.

C'est entendu, passe devant, je te suis... En tout cas, c'est la dernière fois, je t'en avertis.

HENRI.

Mais oui... mais oui.

ADÈLE.

Je commence à m'apercevoir que je suis trop bonne, à la fin!

HENRI.

Ça y est! les phrases de papa... n'importe, je t'attends dehors.

Henri sort par le fond. Au moment où Adèle se dirige vers la gauche, Gaston entre.

SCÈNE III

ADÈLE, GASTON.

ADÈLE.

Tu as fini d'écrire?

GASTON.

Oui... Parce que?

ADÈLE.

Parce que, si tu veux, je jetterai tes lettres à la poste.

GASTON.

Tu sors?

ADÈLE.

Une minute, et je reviens.

GASTON.

Eh bien! prends-les, elles sont sur ma table.

ADÈLE va vers la porte et redescend.

Nous ne sommes pas en colère?

GASTON, en s'asseyant.

Ah! ma foi non.

ADÈLE.

A tout à l'heure.

GASTON.

Tu sais qu'on déjeune bientôt.

ADÈLE.

Sois tranquille, je serai là.

GASTON.

Bien.

Adèle sort, orte de gauche.

SCÈNE IV

AUGUSTE, GASTON.

AUGUSTE, entrant par le fond. A demi-voix.

Monsieur est seul ?

GASTON.

Vous êtes sot, Auguste. Vous le voyez bien que je suis seul ! Ensuite, pourquoi cette question? et pourquoi parlez-vous si bas?

AUGUSTE ne répond pas tout de suite, et écoute.

Voilà, c'est fait... Madame est partie !... C'est parce que la belle-fille de monsieur est là.

GASTON.

Eh bien ! vous êtes fou ! Faites-la entrer.

AUGUSTE.

C'est qu'elle ne voulait pas, comme ça, tout de suite.

GASTON, levé.

Qu'est-ce que vous me chantez là ?

AUGUSTE.

Je ne chante rien, monsieur, je dis ce qui est : madame Henri, sachant que M. Henri était ici avec madame, a préféré attendre...

GASTON.

Mon fils était là?

AUGUSTE.

A l'instant, oui, monsieur... Il est sorti avec sa mère.

GASTON.

Ah! ah!... (Un temps.) Où est-elle donc, madame Divoir ?

AUGUSTE.

Dans le fumoir, monsieur. Je vais la chercher.

Il sort par la droite.

GASTON.

Quelle famille, mon Dieu ! Pour qu'elle vienne à cette heure-ci, il doit s'être passé encore quelque chose de beau !

SCÈNE V

GASTON, SUZANNE.

SUZANNE.

Bonjour, père.

Elle l'embrasse.

GASTON.

Bonjours, mon enfant. (Un temps.) Voyons un peu, qu'on

vous regarde. Si je ne me trompe, voilà des yeux qui en disent long, hein ?

SUZANNE.

C'est le froid, père, qui les a rougis ainsi.

GASTON.

Ou les larmes, n'est-ce pas ? car vous avez pleuré. (Un temps.) Allons, je ne veux pas vous taquiner. Asseyez-vous là, près de moi. (Un temps.) Voulez-vous déjeuner avec nous ?

SUZANNE.

Avec plaisir.

Elle s'assied.

GASTON.

Parfait. (Un temps.) Maintenant, pour quelle raison s'est-on cachée ? Pour quelle raison n'a-t-on pas voulu se rencontrer avec son mari, eh ?

SUZANNE, embarrassée.

Parce que...

GASTON.

Voilà une question embarrassante que je vous pose là, hein ?

SUZANNE.

Oh ! non.

GASTON.

Oh ! si.

SUZANNE.

J'ai un service à vous demander.

GASTON.

Un service ? Et lequel ? Vous n'avez qu'à parler, ma chère petite, et soyez convaincue que s'il est en mon pouvoir de vous être agréable, je le ferai de grand cœur, je vous assure.

SUZANNE.

Que vous êtes bon !

GASTON.

Des bêtises, tout cela. Allons, dites vite et n'ayez pas l'air si triste, que diable !

SUZANNE, après un combat intérieur.

J'ai besoin... Voilà que je n'ose plus... aidez-moi.

GASTON.

Il faut que je vienne à votre secours? Bon. Alors recommencez et je tâcherai de finir la phrase. Partez.

SUZANNE.

J'ai besoin...

GASTON.

...D'argent, pouvez-vous m'en avancer, beau-père? Combien vous faut-il? Ah! je crois que c'est mené un peu rondement, cette affaire-là.

SUZANNE.

Beaucoup.

GASTON.

Qu'appelez-vous beaucoup?

SUZANNE.

Dix mille francs.

GASTON.

Ah!... (Levé. Un silence.) Et à titre de beau-père, et sans indiscrétion, puis-je savoir pourquoi ces dix mille francs sont nécessaires? Car, en effet, c'est beaucoup.

SUZANNE, embarrassée.

Oh!... mon Dieu... oui... c'est...

GASTON.

C'est?...

SUZANNE, de même.

Pour payer mes fournisseurs... J'ai fait des dettes.

GASTON.

Vous?

SUZANNE, de même.

Chez ma couturière... chez ma modiste... chez... Enfin, je me suis laissée entraîner, je n'ai pas réglé mes factures au fur et à mesure qu'on me les présentait, et aujourd'hui... Voilà, père, voilà pourquoi je vous demande de me prêter cet argent.

GASTON.

C'est bien.

SUZANNE, levée.

Je vous supplie seulement de me garder le secret! (Un temps.) Du reste, je vous les rendrai le plus tôt possible... petit à petit... Je ferai des économies.

GASTON.

C'est ça.

Un silence.

SUZANNE, en se levant.

J'enlève mon chapeau, vous permettez?... Là. (Elle le pose sur la cheminée et revient près de Gaston.) A quoi pensez-vous?

GASTON, assis sur le canapé.

Je pense que si vous aimez mieux — pour vous éviter les courses — faire envoyer vos notes à mon caissier, je lui donnerais des ordres en conséquence et dès demain...

SUZANNE, s'avançant.

Mon Dieu, si cela vous est égal...

GASTON.

Vous préférez payer vous-même, je comprends cela.

SUZANNE.

Oui.

GASTON, après un silence et en la regardant bien dans les yeux.

Et puis... les usuriers ne patientent pas longtemps, n'est-il pas vrai?

SUZANNE.

Comment, père?...

GASTON.

Oui, ma chère petite-fille, je sais tout et j'ai été cruel en ne vous arrêtant pas tout de suite... Oh! ne baissez pas la tête!... Ce que vous venez de faire prouve simplement à quel point vous êtes bonne, voilà tout... et c'est moi qu'il faut pardonner.

SUZANNE.

Vous, père?

GASTON.

Mais oui. Eh! que voulez-vous, on a si rarement l'occasion d'avoir affaire à des gens de cœur qu'on est tout étonné d'en rencontrer, par hasard, sur son chemin, et si je vous laissais aller, si je vous laissais parler, c'est que j'étais heureux de vous entendre mentir si gentiment!... (Suzanne se cache le visage dans son mouchoir.) Vous pleurez! voilà qui n'est pas raisonnable!... Vos dix mille francs, vous les aurez cet après-midi, c'est promis... mais pas un mot à Henri surtout, qu'il ne sache point qu'ils viennent de moi!... et puis, s'il vous arrive d'être gênée, mignonne, venez sans scrupule trouver le papa Divoir,.. il vous aidera. Henri vous a ruinée, mais ne suis-je pas là, moi!... et, Dieu merci, il y a encore de beaux écus au soleil... et Suzanne ne manquera jamais de rien. Vite maintenant, séchons ces larmes, voyons!... (Suzanne

pleure de plus en plus.) Vous vous souvenez lorsque vous étiez fiancée, j'étais assis ici justement, et vous, vous mettant sur mes genoux, vous me dites ces mots : « Allons, ne soyez plus triste, souriez! » A mon tour cette fois : « Allons, souriez Suzon! »... (Un temps.) Oh! mais je vais me fâcher! Vous continuez!... Voyez, votre petit mouchoir de dentelles n'a plus de place pour vos larmes!... d'ailleurs, c'est un mouchoir de poupée, ça!... regardez le mien, voilà un vrai mouchoir et un mouchoir de commerçant encore!... large, carré, épais!... C'est que je ne sais pas comment m'y prendre pour vous faire rire, moi! Vous n'avez là, près de vous, qu'un vieux maladroit, qui est bon pour traiter des affaires de charbons, mais qui n'est pas capable du tout d'égayer des enfants qui pleurent!...

SUZANNE, laissant tomber sa tête sur l'épaule de Gaston.

Oh! père! père!

GASTON, en soupirant.

Ah! oui, vous méritiez un autre mari que celui qu'on vous a donné, c'est certain!... (Un temps.) Que vous a-t-il donc fait encore?

SUZANNE.

Rien, rien.

GASTON.

Que si, vous ne sangloteriez pas ainsi sans cela!

SUZANNE, en s'essuyant les yeux.

Je vous assure, je vous jure... ne m'interrogez pas, je vous en supplie!

GASTON.

Ne suis-je pas votre vieil ami à qui vous confiez tout?

SUZANNE.

Si.

GASTON.

Eh bien ! alors ?

SUZANNE.

Il m'a dit ce qu'un autre m'aurait peut-être dit aussi, du reste : que je pouvais être heureuse de porter son nom...

GASTON.

L'imbécile !

SUZANNE.

Car... lorsqu'on était la fille...

GASTON, furieux.

N'achevez pas, taisez-vous ! (En cassant un vase qui se trouve sur la table.) Canaille ! (Un temps.) Et c'est pour lui que vous venez demander de l'argent ! et c'est pour lui que vous pleurez !... (Adèle entre par le fond.) Ah ! te voilà, toi !

SCÈNE VI

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE.

Vous ici, Suzanne ?

GASTON.

Ah ! je t'en prie, ne fais pas l'étonnée ! Tu étais là, ici, avec Henri, tout à l'heure, et tu sors de chez lui, je le sais.

ADÈLE.

Eh bien ! et puis après ?

GASTON.

Veux-tu que je te dise ce que c'est que ton fils, hein? (Passant.) C'est un... Tiens, le mot, je l'ai là, sur les lèvres, mais je n'ose le prononcer devant cette enfant!... (Mouvement d'Adèle.) Ah! je t'en conjure, ne me réponds rien, ne t'avise pas de le soutenir une seule minute, un seul instant; ça, je ne te le permettrai pas... car c'en est assez, à la fin, et la colère m'étouffe!

ADÈLE.

M'expliqueras-tu ce qu'il y a, au moins?

GASTON.

Ce qu'il y a?

SUZANNE, intervenant.

Père.

GASTON, repoussant Suzanne.

Il ne te l'a donc pas raconté, lui, ton amour de fils? Il ne t'a donc point fait ses petites confidences, comme à l'ordinaire, aujourd'hui?... Eh bien! il lui a reproché sa mère! tu m'entends : sa mère! voilà ce qu'il a fait!... Et quand je pense que tout ce qui arrive, c'est ta faiblesse qui en est la cause!

ADÈLE.

Ma faiblesse... toujours ma faiblesse!

Elle tombe assise.

GASTON.

Oui, toujours ta faiblesse... ta faiblesse stupide! Ce n'est pas à lui qu'on devrait en vouloir, au fond, c'est à toi!... Mais, tiens, encore maintenant, ce qu'il a commis n'a pas même l'air de t'étonner! Ses paroles, tu les bois! ses gestes, tu les admires! tu es en extase devant lui!... aussi, le résultat, le voilà!

ADÈLE.

Croyez, Suzanne, que je ne lui donne pas raison, loin de là.

GASTON.

Allons donc, c'est vraiment heureux !

ADÈLE.

Ce n'est pas à toi que je m'adresse, d'abord ; je m'adresse à Suzanne, et j'ajoute que personne n'est infaillible et que dans un moment de colère...

GASTON.

Il n'y a pas de moment de colère qui tienne ! Lorsqu'il demanda sa main — inutile de me faire des signes, je dirai ce que je pense — lui parla-t-il de sa mère, hein ? que non ! il s'en garda bien : elle avait cinq cent mille francs, et il aurait tout gâché, pas vrai, s'il avait osé dire le moindre mot sur son compte?... Alors, aujourd'hui qu'il en a fini avec la dot, il vient, de gaieté de cœur, atteindre cette enfant dans ce qu'elle a de plus cher !... Non, non, il n'y a pas de moment de colère... il y a qu'on est le dernier des hommes, quand on s'est permis de prononcer une pareille infamie !

ADÈLE.

Infamie !... infamie !...

GASTON, passant.

En attendant, et retiens bien ce que je vais te dire : j'entends qu'Henri ne remette jamais les pieds chez moi ! Si je le rencontre ici, aussi vrai que je m'appelle Divoir, je le prends par les épaules et je le jette en bas des escaliers. Et surtout qu'on n'intercède pas en sa faveur et qu'il ne demande pas à me voir ! Ses promesses, ses paroles d'honneur et ses bonnes intentions, qu'il les garde pour lui... ou pour toi. Qu'il se lève à midi, qu'il fasse des dettes, qu'il joue ou qu'il ne joue pas, qu'il perde ou qu'il gagne... je ne

veux pas le savoir. Il changera, dis-tu continuellement, qu'il change donc, à lui de commencer. Jusqu'à ce jour, il est absolument mort pour moi. (Un temps, et s'approchant de Suzanne.) Quant à vous, Suzanne, vous resterez sous mon toit... ce ne sera pas toujours gai peut-être, mais je tâcherai de vous distraire dans toute la mesure de mes forces.

SUZANNE, levée.

Non, père, il faut, je dois retourner auprès d'Henri... Il m'a fait beaucoup de peine... oh oui! beaucoup!... mais c'est mon mari... et... et je l'aime, moi, malgré tout.

ADÈLE.

Bien, Suzanne!

GASTON.

En tout cas, alors, et quoi qu'il arrive, vous trouverez toujours ici deux choses : les seules que je pourrai vous offrir, chère enfant: une affection sincère et un père dévoué. c'est peu, mais quand c'est sûr, croyez-m'en, c'est beaucoup!

SUZANNE.

Cher père!

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20. — 2140-1-92.

14,924

0.02

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

	fr.	c.
HENRY BECQUE		
La Parisienne, comédie en trois actes	2	»
ERNEST BLUM et RAOUL TOCHÉ		
Le Parfum, comédie en trois actes	2	»
Paris fin de siècle, pièce en cinq actes	2	»
Les Miettes de l'année, revue en trois actes	1	50
HECTOR CRÉMIEUX et PIERRE DECOURCELLE		
L'Abbé Constantin, comédie en trois actes	2	»
ALPHONSE DAUDET		
La Lutte pour la vie, pièce en cinq actes	2	»
ALEXANDRE DUMAS FILS de l'Académie française		
Francillon, pièce en trois actes	2	»
ALEXANDRE DUMAS et PAUL MEURICE		
Hamlet, drame en cinq actes, en vers	2	»
OCTAVE FEUILLET de l'Académie française		
Chamillac, comédie en cinq actes	2	»
EDMOND GONDINET		
Un Parisien, comédie en trois actes	2	»
GEORGES LEFÈVRE		
Roméo et Juliette, drame en cinq actes	2	»
JULES LEMAITRE		
Mariage blanc, drame en trois actes	2	»
C. DU LOCLE		
Salammbô, opéra en cinq actes	1	»
AUGUSTE VACQUERIE		
Souvent homme varie, pièce en deux actes en vers	2	»

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber.